NOTICE

SUR LA COUR DU GRAND-SEIGNEUR

Son Sérail, son Harem, la famille du sang Impérial, sa Maison militaire, & ses Ministres

PAR JOSEPH EUGÉNE BEAUVOISINS

Chef d'Escadron, & Juge Militaire
au Tribunal spécial de Naples.

A ROME
De l'imprimerie de Louis Perego Salvioni
1807.

Avec approbation.



Les circonstances où se trouve en ce moment l'Empire Ottoman, offrent, sans contredit, un asséz grand interêt, pour que la notice que je publie aujourd'huy soit accueuillie avec plaisir. Prisonnier de guerre pendant trois ans en Grèce & à Constantinople, jai recueilli des materiaux instructifs pour l'histoire de ce pays; Je me propose de les employer un jour pour mettre les européens en état de juger combien ils ont été trompés par les récits fabuleux & mensongers des voyageurs & des écrivains qui n'ont jamais voulû dire la vérité sur des objets, que pour la plus grande partie, ils ne pouvaient observer eux même.

Les événements qui se succédent avec tant de rapidité, auront peut-être, avant la publication de cet opusçule, décidè du sort de l'antique *Bysance*, la Croix Grécque relevée dans les murs de Constantinople aura remplacé le

Croissant, & le pavillon russe flottera sur les minarets de S. Sophie; mais quelque soit jamais l'issue de la terrible lutte dans laquelle les Ottomans se trouvent engagés, ils ne perdront pas entierement l'esperance, en songeant que leurs libérateurs sont à leurs portes, que le héros du siécle peut relever le Croissant en moins de tems qu'il n'aura été abattu; les cris de détrésse & de vengeance des vaincus retentiront des rives du Bosphore à celles de la Vistule, & la chûte du trône des Sultans hâtera celle de l'Empire des Czars.

Le sérail du grand Seigneur, sa Famille, ses officiers, ses ministres, sont des choses absolument inconnues en Europe; la cour de ce Souverain, l'administration de son Intérieur ne ressemble en rien à tout ce que l'on voit dans les autres États; par cette notice le lecteur pourra se former une idée exácte & précise des coutumes & des usages du palais du grand Seigneur, de sa maison militaire, de son harem, & de ses mœurs.

Famille Régnante.

Sélim III. du nom, sultan régnant, est né à Constantinople au commencement de 1763. Fils de sultan *Mustapha*, il succeda au sultan *Abdul-Hâmid*, son oncle.

A trois sœurs mariées.

L'aînée, *Shâh* sultane, a épousé *Nichandgy* (1) *Mustapha* pacha, ancien pacha de *Salonick*. Ce pacha vit avec son épouse à Constantinople, dans une maison située au faubourg d'*Eyub*, contre l'usage qui ne souffre point dans la capitale, de Pacha sans fonctions, excepté le grand-visir, & le capitan-pacha (grand-amiral); mais le caractère de ce *Nichandgy Mustapha* ne donnant aucun ombrage, il reste à Constantinople; il n'est ad-

(1) *Nichandgy est le titre de celui qui est le garde-chiffre ou le directeur du paraphe du grand-seigneur.*

mis à aucun conseil, à aucun divan, & il vit très-isolément dans sa maison d' *Eyub*. Son épouse *Sháh*, sultane, va au sérail les jours de solemnité, d'étiquette, & lorsqu'elle est appelée ; mais elle ne peut, en aucun cas, se faire accompagner du pacha son époux, qui est censé ignoré & vivre *incognito* dans Constantinople.

Deuxiéme sœur. - *Beykham* sultane, veuve de *Seliktar Mustapha* pacha, qui a été Kaimakam (lieutenant du grand-visir) à Constantinople, puis pacha de Bosnie, où il est mort : cette sœur habite à Constantinople & sur le canal de la mer noire, où elle réside l'été, dans un très-beau palais, dont l' intérieur a été orné sur les dessins & par les soins de M. *Melling*, artiste distingué, connu par ses talens, & qui a livré à l'exposition de 1805. des vues charmantes & très variées de Constantinople & de ses environs.

Troisième sœur — *Hádidgé* sultane, venve de *Seid Achmed pacha*, mort dans son pa-

chalick à *Van*, sur les frontiéres de Perse; on l'appelle à la cour, *Buyuck* (on grande) *Khâdidgé*, pour la distinguer de la *Kutchuk Khâdidgé* sultane, fille du sultan *Abdul'-Khâmid*, & femme du capitan-pacha *Kutchuck*, (petit) *Hussein* pacha, mort derniérement grand amiral.

Sultane, mère, (Validé sultane).

Validé sultane, mère de Selim III, premiérement esclave de Vély Effendy ancien grand Muphty, qui en fit présent à sultan Mustapha. Elle avait alors neuf ans, savait broder, danser, jouer du *tamburr* (instrument à trois cordes, comme nos mandolines à pen près). Elle fut remarquée par sultan Mustapha, qui la vit au nombre des odalisques du hârem, & qui lui fit partager l'honneur de sa couche impériale. Elle donna à son maître un garçon qui ne pouvait guères espérer de monter sur le trône, puisque *Abdul-Hamid*, tout jeune, & appelé, par son droit de naissance, au trône, ne régnait pas encore; *Abdul-Hamid* est mort

en 1789, & sultan Selim III, dont il est question, lui a succédé.

Validé sultane a toujours eu beaucoup de déférence pour son ancien maître Vély Effendy. Vély Zadé, fils de ce grand muphty, vit encore ; il est aujourd'hui fort avancé en âge, & se trouve en ce moment doyen des Ulemas (hommes de la religion & de la justice) ; il est fort riche, très-considéré à Constantinople ; il y jouit, à cause de la sultane mére, d'un trés-grand crédit, & s'est vu souvent en possession de nommer & faire déposer à son gré les plus grands dignitaires de l'empire.

Pour revenir a la sultane mère ; elle jouit d' un immense crédit sur l' esprit de son fils, *Sélim* III. Elle gouverne l' empire par ses conseils, ou plutôt ceux d' un certain Candiote d' origine, son intendant, qu' on appele *Jussuf Agha.* Ce *Jussuf Agha* n'a jamais voulu être pacha : il administre les revenus de la sultane mère ; il est ce qu'on appelle en Turquie son *Kihaya* ; il a la plus

grande influence sur les délibérations de la Porte, qu'il dirige à son gré. Les ambassadeurs européens connaissent son crédit, et lorsqu'ils ont quelque demande importante à faire, ils ne manquent jamais de faire circonvenir ce *Jussuf Agha*, de le gagner à force de présens, et ils sont certains de la réussite de leurs négociations, quelqu'importantes qu'elles puissent être.

Ce qui est assez plaisant, c'est que ce même *Vély Effendy*, grand muphty, & père de celui dont nous parlons, a été également le maître de *Múrad Bey*, mort en Egypte, & qui était à la tête du gouvernement de cette province lors de la conquête de ce pays par l'armée française: Mourad Bey, quoique un des premiers beys d'Egypte, avait toujours conservé le respect qu'il devait à son ancien maître, celui qu'il regardait comme l'auteur de sa fortune; il lui envoyait, régulièrement chaque année, des ports d'Egypte, une espèce de tribut, consistant en poudre d'or, esclaves noirs, café

d'*Iemen*, & autres productions d'Asie & d'Afrique (1).

Héritiers du Trône.

J'ai commencé cette notice par la famille régnante: j'ai déjà fait connaître le sultan, sa mère, ses trois sœurs; il ne me reste plus qu'à nommer ici les deux fils du sultan *Abdul'-Hâmid* (prédécesseur de *Selim III*), & qui, d'après l'ordre de succession établi au trône de Constantinople, sont appelés à succéder à l'empereur régnant. Ces deux princes, âgés de 27 à 28 ans, sont enfermés, suivant l'usage, au vieux sérail; ils n'en sortent qu'une fois l'an, au premier jour du *Bairam* (fête solemnelle des Turcs, qui répond à la fête paschale des chrétiens) où ils vont au sérail, & sont admis

(1) *La sultane Validé est morte l'année dernière, le Grand Seigneur l'a beaucoup regretté il avait pour elle les plus grandes déferences.*

à baiser la manche de la pelisse du grand-seigneur. L'aîné de ces princes, *sultan Osman*, est d'un caractère vif, ardent, généreux; ennemi de la contrainte dans laquelle sont constamment élevés les héritiers du trône, il s'adonne à la lecture du très-petit nombre de livres turcs qui peuvent lui donner quelqu'idée des connaissances & des sciences des Européens. Ces livres sont, en effet, si peu nombreux, qu'on peut, sans que cela passe pour une plaisanterie, les réduire à une vingtaine au plus, tels qu'une traduction, en turque, des principes de mathématique & des élémens d'Euclide; quelques volumes de médecine & d'astronomie, deux ou trois mauvaises relations de Voyages en Europe par quelques ambassadeurs ottomans, une histoire incomplette de l'empire Ottoman, & des recueils de poësies persannes. Tout autre livre est très-sévèrement prohibé dans le vieux sérail, & les *khôdjas* (précepteurs) ont des ordres très-exprès de ne point laisser dans les mains de leurs augustes élèves des livres

qui contiennent des maximes aussi dangeseuses, aussi subversives de l'autorité, qu'un *traité de médecine*, ou un *radotage* sur l'*astronomie* : mais ces mêmes *khôdjas* enfreignent souvent ces ordres, & se font un mérite auprès de leurs élèves, de leur procurer des lectures autres que celles du Koran & de ses insipides commentaires.

Le second prince, sultan *Beyasit* (*Bajazet*) est aussi stupide, aussi ignorant, que son frère *Osman* est spirituel & instruit. Il a d'assez mauvaises inclinations, & passe sa journée à tuer à coups de *dgerrid* (1) des chiens que ses valets lui amènent dans une des cours du pavillon qu'il habite.

Ces deux héritiers du trône, enfermés depuis leur naissance, ne soupirent même pas après la liberté : ils savent bien qu'ils peu-

---

(1) *Bâton long de 4 pieds environ & de la grosseur d'une de nos cannes ordinaires, que les Turcs lancent avec autant de force que d'adresse.*

vent régner un jour ; mais, élevès dans les principes de la prédestination, ils attendent sans murmure, et très-patiemment, que leur sort vienne à changer. Ils s'informent seulement, tous les matins, si on a annoncé une grossesse dans le sérail ; car alors ils ont tout à craindre des intrigues & des embûches de l'esclave enceinte, qui, si elle a le bonheur de mettre au monde un garçon, emploie tous ses efforts & use de tout son crédit pour faire empoisonner, dans le vieux sèrail, les princes héritiers du trône, seuls obstacles à l' avancement du fils qu' elle a donné à l'empire.

Le grand-seigneur actuel aime beaucoup ces deux jeunes princes, il va les visiter quelquefois *incognito*, il leur permet aussi, dans l'été, de venir une ou deux fois à *Béchicktasch* (lieu de plaisance du grand seigneur, en face du sérail, sur les bords du canal de la Mer-Noire). Depuis quelques années, sultan *Osman* n'est plus admis aussi souvent à ces visites extraordinai-

res. Il lui arriva un jour de conserver à sa ceinture & sous sa pelisse un *candgiar* (poignard turc, que les hommes & les femmes portent à leur ceinture, & qui est souvent enrichi de diamans) ; la sultane mère s'en apperçut, en fit faire la remarque au grand-seigneur qui lui fit des reproches, & qui lui ordonna de le remettre sur-le-champ à son *Selicktar Agha*, (porte-épée du grand-seigneur & chef de ses pages). Le jeune prince lança un regard foudroyant sur la sultane Validé, & aima mieux se retirer & encourir la disgrâce de l'empereur plutôt que de se laisser désarmer.

C'est un usage reçu au sérail & suivi très-rigoureusement, que qui que ce soit ne peut y paraître avec aucune espèce d'armes ; les ambassadeurs européens mêmes y sont assujettis au jour de leur présentation. On se rappelle que, sous Louis XIV, M. le marquis de Ferriolles, ambassadeur de France à la sublime Porte, se révolta contre les capidgis bachis (chambellans du grand sei-

gneur), qui voulurent le désarmer par surprise au moment d'entrer dans la pièce où l'attendait le grand seigneur. Il préféra se retirer, & la présentation n'eut pas lieu.

Le lecteur connaît le sultan régnant, ses sœurs, sa mère, & les deux princes ses cousins qui doivent lui succéder, puisque le grand-Seigneur n'a point d'enfans.

Je vais maintenant lui esquisser le sérail, sa composition, les femmes qui l'habitent, les officiers qui font partie de la maison de l'empereur, les eunuques noirs & blancs, les gardes du grand seigneur, les pages & généralement tout ce qui est renfermé dans ce qu'on appelle *l'intérieur* (*Dévlét Jurèck*), mot technique à Constantinople, & que le peuple ne prononce jamais qu'avec un profond respect.

Séraïl.

Je ne répéterai pas tont ce que le monde a lu dans les relations des divers voyageurs qui ont vu Constantinople ; fidèle à la

verité je me garderai bien de dire, comme l'auteur d'un *Voyage en Orient*, (*imprimé à Paris en* 1801, *annoncé au bureau de l'Année littéraire*, & *sans autre nom que les trois lettres initiales A. B. D.*) je me garderai bien, dis-je, de faire croire, ainsi que ce M. *A. B. D.* veut le faire entendre, que le sérail de Constantinople a sept *lieues d'étendue*. Il faut au moins en rabattre les deux tiers, & si le lecteur veut se figurer l'espace connue sous le nom d'*enceinte des murs du sérail*, je ne peux pas mieux lui en donner une idée que de lui présenter à l'œil toute la partie de la rive gauche de la Seine, depuis le pont des Arts jusques au dôme de l'hôtel impérial des Invalides : le sérail, en profondeur, égale presque le faubourg Saint-Germain ; mais il s'en faut bien que cet immense terrein comprenne sept lieues d'étendue. Les murs dont il est ceint sont d'une telle hauteur, que les regards de qui que ce soit ne peuvent y pénétrer. Cette enceinte contient des mosquées, des jardins

immenses, des bâtimens capables de loger vingt mille âmes. En ce moment, tout la maison du grand seigneur n'excéde pas dix mille âmes, ses gardes, ses domestiques y compris. Le coup-d'œil de ce palais, vû de la mer, est ravissant; mais il ne faut pas mettre pied à terre & longer les murs, car les dômes, les coupoles dorées, les cyprès, les minarets ont disparu, & la vue de cette muraille épaisse glace d'effroi & inspire les idées les plus sinistres, surtout lorsqu'on passe devant la principale porte d'entrée du sérail, & qu'on y apperçoit gissantes sur un sale fumier des têtes toutes fraîchement coupées, dont le sang fumant ruissèle sous les pieds du passant.

Les sœurs du grand seigneur n'habitent point le sérail: la Sultane Validé, les femmes seules du grand seigneur y résident; les grands officiers de l'empire demeurent en ville, & les capidgis bachis (chambellans du prince) n'y couchent que dans des tems de trouble & lorsque le *Padishâh* (nom du grand seigneur) leur en a donné l'ordre.

Hârem .

Le hârem (habitation des femmes) contient les pavillons particuliers des sept *Khâdunns* (femmes légitimes du grand seigneur) . Ces sept femmes sont distinguées par première , deuxième , troisième , ainsi de suite . Elles ont chacune leur maison & leurs esclaves , de manière qu'en leur accordant à chacune au moins 160 à 200 filles (odalisques) pour les servir ; on trouve dans tout le hârem environ 13 à 1400 concubines , toutes à la disposition du Padishâh , qui a le droit de les admettre à sa couche , s'il en trouve à son gré lorsqu'il va visiter une de ses *Khâdunns* .

Ces sept femmes vivent séparément , ne se voyent presque jamais & se connaissent à peine ; elles ont leurs jardins , leurs pavillons , leurs bains , leurs amusemens à part , & rarement le grand seigneur en fait trouver deux ensemble . Le lecteur en sentira la possibilité , lorsqu'il saura que l'empereur ne peut jamais recevoir aucune femme dans ses ap-

partemens, & qu'il va les visiter chez elles lorsque la fantaisie lui en prend.

Le hârem de l'empereur est sous la direction immédiate de la *Kehaya-Kadeûnn* (intendante des femmes). C'est toujours une ancienne favorite, honorée de la confiance de son maître, et à laquelle on n'accorde ce poste qu'aprés de *longs services :* elle est souveraine dans cet immense bercail; ses ordres sont respectés et exécutés sans la moindre réflexion; elle répond de la tranquillité du hârem, et reçoit directement de l'empereur toutes les communications relatives à son service.

Je dois redresser ici les innombrables faiseurs de relations qui tous ont répété, les uns d'après les autres, des erreurs ou plutôt des mensonges auxquels tous les lecteurs ont ajouté foi comme à des dogmes de religion. Tous ont dit et publié que le grand-seigneur jetait le mouchoir a celle des femmes qu'il désirait appeler à l'honneur de sa couche impériale. Ce fait n'est pas vrai,

et voici ce qui a pu donner lieu à cette erreur. Tous les orientaux en géneral ont la coutume de donner en présent à leurs amis ou aux personnes qui viennent les visiter, et auxquelles ils veulent faire honneur, des mouchoirs de mousseline brodés en soie, or, ou argent; et l'usage du grand-seigneur, ou du propriétaire d'un hârem (1). un peu

(1) *Il faut que le lecteur distingue, une fois pour toutes, le sérail d'avec le* hârem. *Un sérail, en général, est toujours un palais; c'est le mot persan conservé dans la langue turque; au lieu que le* hârem *est le lieu sacré exclusivement destiné à loger les femmes. Les plus simples particuliers ont un* hârem, *& il n'y a que de grands seigneurs qui puissent avoir des sérails (palais).*

On peut entrer dans un sérail, nul ne peut pénétrer dans un hârem, *à l'excéption du chef de la maison, qui n'y admet jamais aucun individu mâle, pas même son père, qui peut bien voir sa bru à face découverte, mais qui ne peut*

considérable, est de donner, ou plutôt d'envoyer par l' intendante du hârem un présent à l' odalisque qu' il a désignée comme devant lui être présentée dans le jour. Dans cet envoi, qu'on appelle en turc *Bocshâh*, (du nom de la mousseline qui sert d'enveloppe), sont ordinairement renfermés des vêtemens de nuit à l'usage de femme, des chemises, des caleçons brodés à la ceinture, des mouchoirs également brodés; ce *Bocshâh* est remis à l' odalisque par l' intendante des femmes, qui conduit au bain et qui fait habiller celle que l' empereur veut honorer de ses regards. Voilà ce qui a laissé croire à tous ces voyageurs mal instruits que le grand-seigneur jetait le mou-

---

jamais, en aucun cas, entrer dans le hârem de son fils, parce qu'il pourrait y rencontrer des étrangères, & que c'est une infraction très-rigoureusement réprimée, que d'oser envisager à face découverte une autre femme que la sienne propre, ou sa mère.

choir à ses femmes, et cela a passé en Europe comme un article de foi.

La femme qui doit être présentée à l'empereur est fêtée, caressée par toutes ses compagnes; elle passe la journée au bain, où elle est parfumée de la tête aux pieds; elle est introduite auprès du grand-seigneur, qui bien souvent la renvoie au *hârem* sans lui parler; parce que la fantaisie qui la lui avait fait désirer, a fait place à un autre désir survenu dans la journée: l'état de cette odalisque devient alors très-facheux pour elle; elle est exposée aux brocards, aux sarcasmes de ses compagnes, qui lui font un reproche de n'avoir pu même fixer le désir du sultan pendant vingt-quatre heures.

La *Kehaya-Kadeûnn* correspond au-dehors du hârem, pour l'approvisionnement de sa maison, avec le *Kislar âgha* (chef des eunuques noirs). Cet âgha, qui est un personnage très-important dans l'Empire, joue un rôle considérable dans le serail; il accompagne le grand seigneur seul et jusqu'

à la porte du *hârem*, dans lequel il n'entre jamais, si ce n'est dans une espèce de parloir au rez-dechaussée où il communique avec la *Kehaya-Khadeünn* pour tout ce qui est relatif au service de l'intérieur, et pour les messages qui se font dix fois par jour du *hârem* aux appartemens du grand-seigneur.

Eunuques noirs et blancs.

Les portes extérieures du *hârem*, ou plutôt des habitations des sept femmes du grand-seigneur, sont gardées par 300 eunuques noirs, qui sont, en première ligne, autour des murs et de l'enceinte du *hârem*.

Ces eunuques noirs sont des animaux brutes sans la moindre instruction, sans même le plus petit degrè de civilisation; ils vivent entre eux comme des sangliers dans un bauge; ils sont si sauvages, que lorsqu'ils sortent du sérail pour se promener, ils sont aussi étrangers à la vie et aux coutumes de Constantinople, que le seraient des *Samoyedes* ou des *Lapons*.

Ces eunuques noirs seuls ont le droit d'entrer dans les jardins dépendans du hârem. Lorsque le grand-seigneur s'y promène, il laisse en dehors ses pages, ses eunuques blancs et n'est accompagné que du *Kislar âgha* et de ses noirs. S'il y a quelques jardiniers, quelques ouvriers dans les jardins, on vient crier *helvet*, et, à ce mot terrible et sacré, tout fuit, abandonne son ouvrage, regagne les portes : malheur à celui qui y serait rencontré lorsque les femmes sont répandues dans les allées ! une mort certaine serait le prix de sa témérité ou de sa négligence, personne ne pourrait le sauver ; les noirs l'auraient massacré avant qu'aucun compte eût pu être rendu ; et cela est tellement exact, que ces féroces animaux qui se croyent tout permis, et qui voyent toujours l'intérieur du sérail aux portes mêmes de Constantinople et dans les différentes sorties du grand-seigneur, sont toujours prêts à sabrer ceux qui ne s'écartent pas promptement de leur passage.

Après les eunuques noirs, viennent les eunuques blancs, qui sont à peu près aussi nombreux que les premiers; ils sont sous les ordres du *Capou Aghassy* (chef des portes). Ces eunuques blancs font, en seconde ligne, le service extérieur du *hârem*; ils sont un peu moins sauvages que les noirs, parce qu'ils ont une communication plus immédiate avec les gardes de l'intérieur du serail: leur chef jouit d'une très-grande considération, mais il s'en faut que ses prérogatives, son crédit et sa dignité répondent à celles du chef des eunuques noirs, qui, d'ailleurs, est un grand officier de l'empire, au lieu que ce *Capou Aghassy* n'est qu'un chef de la domesticité.

Pages de la chambre (Itch' Oglans).

Après avoir fait connaître au lecteur la famille du sultan, sa mère, ses sœurs, ses femmes, ses eunuques noirs et blancs, je vais lui parler du service auprès de la personne de l'empereur. Ce service est confié

exclusivement à ses pages, (*itch-aghassy*) agas de la chambre.

C' est une maxime de la politique des Turcs, que le prince soit servi par des personnes qu'il puisse élever sans envie et ruiner sans danger. Aussi tous le pages sont-ils presque tous, des jeunes gens de toutes les parties de l' empire et plus communément d'Asie, de basse extraction, envoyés au grand collége des *Itch'oglans* (garçons de la chambre) par des pachas, des agas, des particuliers, qui en font présent au grand seigneur, et qui, en cela, spéculent sur les avantages qu' ils peuvent un jour tirer de leurs créatures, si elles parviennent aux premiers grades des dignités du sérail. En effet, ces jeunes gens, quoique sortis enfans des mains de leurs premiers maîtres, conservent religieusement le souvenir de ceux qui les ont élevés, et qui les ont placés à la source des grâces, des faveurs et des honneurs.

Le sérail des *Itch' oglans*, situé à *Pèra* en face de Constantinople, est la pépinié-

re d' ou l' on tire les pages du grand seigneur. Ils reçoivent dans ce collège leur première éducation; on leur apprend à être soumis, respectueux, à tenir la tête baissée à porter les mains en croix sur la poitrine et a être constamment silencieux.

Lorsque les *Itch' oglans* sortent du collège de *Pèra*, ils entrent au sérail, et sont placés dans une des quatre chambres des pages, sous la direction du chef des eunuques blancs, qui est le censeur de leurs études, le surveillant de leurs amusemens, le recteur de leurs exercices.

Ces quatre chambres ont chacune leur nom.

Premiere Chambre.

La première, *khâs odassy* (chambre du maître), est composée de quarante pages. Ce sont eux qui approchent le plus la personne du souverain, qui l' accompagnent partout, à la mosquée, à la promenade, dans ses parties de plaisir, en observant toujours que jamais ils ne peuvent

parler ni voir les femmes. Ils se retirent lorsque le grand-seigneur entre dans le *hârem*, et ils restent aux portes des derniers appartemens de l'intérieur.

Deuxieme Chambre.

La deuxième, *kiler-odassy*, est plus nombreuse; c'est le laboratoire des drogues, des cordiaux, des confitures, des sucreries & de tous les breuvages exquis, sherbets (sorbets), &c., &c., destinés exclusivement pour la bouche de l'empereur ou de ses femmes.

Troisieme chambre

des pages.

La chambre des guerriers, *Seferly-Odassy*, ainsi nommée parceque les pages de cette chambre ne sont occupés que d'exercices de Guerre. Les uns apprennent de bonne heure à tirer de l'arc, à lancer le *dgerrid*, & des pierres énormes, à manier le sabre & la lance; les autres sont chargés du soin & de la conservation des armes & des équipages de Guerre du grand-Seigneur, en leur enseigne aussi a broder sur le cuir en or & en

argent, & ils ont porté cet art à un tel degré de perfection que les meilleurs ouvrages d'Europe, en ce genre, ne sauraient souffrir la comparaison. Le grand-Seigneur affectionne particulierement cette chambre qui est la plus considerable de toutes. A certains jours de l'année, ils montent a cheval, & éxécutent dans l'enceinte du sérail, & sous les yeux de sa hautesse des simulacres de petite Guerre; les applaudissements qu'ils reçoivent, excitent leur emulation a tel point que ces jeux se terminent rarement sans qu'il y ait du sang répandu. Ces exercices, qu'ils pratiquent sans cesse, les rendent très-vigoureux, très-dispos, très-propres pour la guerre. Ceux qui ont bien profité de leurs études, & qui ont acquis quelque perfection dans leurs exercices corporels, en sont récompensés par le grand-seigneur, qui, après les avoir lui-même examinés, les admet au nombre de ses quarante pages; alors ils changent leurs habits de drap en *castans* (vestes) de satin, de soie, tissus d'or & d'argent,

& on augmente leur paye de 10 paras (1) par jour.

C'est de la chambre des quarante qu'on tire également les pages qui possèdent les plus grandes charges de la cour. Voici leurs titres & leurs dignités :

1°. Le *selicktar-agha*, celui qui porte le sabre du grand-seigneur ;

2°. Le *tchôhadar-agha*, celui chargé de son manteau ;

3°. Le *rikiabtar-agha*, celui qui tient son étrier ;

4°. L'*ibriktar-agha*, celui qui porte une espèce de cafetière d'or ou de vermeil, qui contient l'eau que le grand-seigneur boit, ou dont il se lave ;

5°. Le *dulbendtar-agha*, celui qui plisse son turban (*dulbend* en turc, signifie mousseline, & c'est de la dont les français font le mot *turban*) ;

---

(1) *Le para vaut à-peu-près un sol de notre monnaie.*

6°. Le *kemizar-agha*, le maître de la garde-robe, & qui a soin de faire blanchir le linge;

7°. Le *tchesneghir-agha bachy*, le premier maître-d'hôtel;

8°. Le *zagardgy bachy*, premier intendant des chiens de chasse;

9°. Le *tournadgy bachy*, premier intendant des grûes;

10°. Le *berber bachy*, premier barbier;

11°. Le *muhâsebedghy bachy*, contrôleur général des dépenses;

12°. Le *teskeredgy bachy*, le secrétaire général du grand-seigneur.

Il y a bien encore deux autres charges à la cour, dont sont pourvus les pages qu'on élève aux dignités, c'est le *dôghandgy bachy*, ou grand fauconnier, & le *hâmamdgy bachy*, l'intendant des bains; mais comme ces deux personnages n'entrent plus dans les appartemens, je ne les compte plus au rang des douze dignitaires du sérail.

Outre ces pages devenus grands officiers

de la cour, on compte encore neuf autres dignitaires, qu'on appèle *Ars Aghaler*, qui ont pouvoir de présenter les placets au grand-seigneur; de ces neuf, quatre appartiennent au *khas oda*, tels que le *selicktar-agha*, le *tchôkadar-agha*, le *rikiabtar-agha* & le *dulbendtar-agha*; les cinq autres ont des charges différentes, comme le *khâsnadar kehayassy* (le second officier du trésor de sa hautesse); le *kiler kehayassy* (l'intendant des provisions de *sherbet*, *sucreries*, *confitures*, etc., etc.); le *dôghandgy bachy* (premier fauconnier) le *khâs oda bachy* (le chef de la chambre des 40), & le *capou aghassy* (chef des eunuques blancs). Comme ces officiers approchent tous la personne du prince, ils sont les premiers auxquels on donne les grands emplois, les grandes charges hors du sérail, lorsqu'ils viennent à vaquer.

Cette troisième chambre des pages est, ainsi que je l'ai dit plus haut, la plus considérable; c'est elle qui fournit à la première, & qui est en possession de servir aux

amusemens du grand-seigneur, qui les fait souvent monter à cheval devant lui & qui préside à leurs exercices. Le lecteur saura que ces divertissemens n'ont jamais lieu que dans les cours intérieures du sérail; que personne du dehors ne peut se flatter de les avoir vus, & que je me suis procuré des détails aussi difficiles à obtenir, par un ancien page du grand-seigneur (*Abd'ul-zamet agha*) auquel on avait conféré, pour retraite & récompense de ses services, le commandement du château des Sept-Tours à Constantinople, dans lequel j'ai été enfermé vingt-six mois.

Quatrième & dernière chambre, khasné-odassy (chambre du trésor) ou plutôt des trésors.

Les pages de cette quatrième & dernière chambre sont chargés exclusivement, & sous les ordres du chef des eunuques noirs, de la conservation & des comptes de tous les trésors qu'on enfouit dans le sérail; l'usage est que chaque grand-seigneur fasse pendant son règne une chambre de khasné (trésor).

Cette chambre renferme tous les *khâsné* qu'il peut amasser d'année en année. A la fin de chaque année, le Kislar agha (chef des eunuques noirs) dresse inventaire de toutes les bourses (1) qui ont été versées; il les enferme dans un coffre, & le grand-seigneur vient lui-même, en céremonie, apposer son cachet sur ces coffres. A la mort de chaque grand-seigneur, la chambre des *khâsnés* est fermée, scellée des sceaux du grand-visir & de tous les grands officiers du sérail, & on met en haut de la porte de la chambre une inscription en lettres d'or : *C'est ici le trésor de tel sultan*. Plus on peut thésauriser, plus on croit son règne heureux & favorisé; on prétend que ce sérail renferme des trésors immenses, & le lecteur pourra s'en faire une idée, lors qu'il saura que c'est une calamité que d'oser entamer le *khâsné* de son prédécesseur : l'usage des Turcs est de regarder

(1) *La bourse vaut* 500 *piastres, qui font environ* 720 *francs de France*.

comme une chose sacrée le trésor du sérail; il ne peut ni ne doit jamais être employé qu'à la derniére extrémité, lorsqu'il y va de la ruine de l'Empire, ou dans les cas les plus importans & les plus extraordinaires. Un sultan de Constantinople préférerait se procurer de l'argent par les exactions les plus atroces, que d'épuiser le *khâsné* amassé par un de ses ancêtres : tellement que si, depuis *Mahomet II* qui renversa l'empire Grec en 1453, il y a eu quarante empereurs environ, le sérail doit renfermer quarante chambres de trésors qui, évalués l'un dans l'autre à 12 *millions* au moins de notre monnaie, formeront un total de 480 *millions* d'or monnoyé; ajoutez à cela les pierreries, les objets précieux, les présens faits à tous les *padishâs* (grands seigneurs) depuis 350 ans; les confiscations des biens des particuliers, des pachas; les revenus annuels du grand-seigneur, on ne pourra pas évaluer l'énorme quantité de richesses qui, depuis

plus de trois siècles, sont ensevelies dans le sérail, sans avoir jamais vu le jour.

Les pages de la chambre du trésor sont aussi chargés des bijoux, des diamans, de la cassette du grand-seigneur; ce sont eux qui ont le maniement de toutes les espèces qu'on délivre du trésor, ou qu'on y verse: ils ont pour chef, après le *kislar-agha*, le *khasnâdar-bachy*, qui délivre les fonds ordonnancés par le chef des eunuques noirs, ou par le grand-seigneur lui-même; ces fonds ne sont jamais destinés qu'à payer les dépenses de la cour, & ce trésor & les trésoriers n'ont rien de commun avec le *khâsné* de l'état, sous la direction du *Tefterdar-Effendy*, grand trésorier de l'empire.

Les pages de la quatrième chambre parviennent rarement à la première; ils obtiennent presque tous des charges au dehors du sérail; ils sont promûs aux dignités de l'empire sans être obligés de passer par les dégrés des charges du sérail: presque toujours,

le *Tefterdar-Effendy* de l'empire a été Page de la quatrième chambre.

C'est un coup-d'œil aussi imposant que ravissant que la marche du grand-seigneur, entouré de ses pages, lorsqu'il va chaque vendredy à la mosquée.

Nains, muets, bostandgys, khâssekis, baltadgys, peyks, solaks, capidgis-bachy, &c., &c.

Il y a, outre les pages, une autre espèce de serviteurs domestiques à la cour des princes ottomans, que l'on appelle *bizehâmy-dilsiz*, ou muets, qui sont naturellement sourds & par conséquent muets. Ils sont au nombre de quarante environ; ils logent, la nuit, dans les pavillons des pages, & le jour ils se tiennent devant la mosquée des *itch-oglans*, où ils s'apprennent à se perfectionner dans le langage des muets, qui consiste en plusieurs signes différens, au moyen desquels ils se font parfaitement bien entendre, non-seulement quand il s'agit des

choses ordinaires & familières, mais quand il est question de raconter une histoire avec ses circonstances, ou ce qu'ils savent des fables de l'histoire des premiers Mahométans, & généralement tout ce que les autres hommes sont capables d'exprimer avec la langue.

Parmi ces quarante muets, il y en a ordinairement huit ou dix, des plus vieux, qui sont les muets favoris; ceux-là sont admis dans le *khâs-odassy* (chambre du maître); ils servent à divertir le grand-seigneur, & lui tiennent lieu de bouffons: il les fait battre souvent l'un contre l'autre, les fait jeter dans une citerne située dans une des cours du *khâs-odassy*, les expose à la risée de ses pages & des officiers du sérail admis dans son intimité.

Ce langage muet est si fort à la mode à la cour des princes ottomans, que tout le monde l'étudie, & qu'il n'y a presque personne qui ne puisse s'en servir pour faire entendre tout ce qu'il pense, surtout ceux qui sont obligés d'être souvent auprés du

grand-seigneur, en la présence duquel c'est manquer de respect que de se parler à l'oreille.

Les muets étaient, autrefois, chargés de l'exécution des ordres de mort dans tont l'Empire ; ils partaient seuls, se rendaient souvent à 200 lieues de la capitale, se présentaient au pacha ou au particulier dont le grand-seigneur demandait la tète. La soumission était telle, que le malheureux baisait avec respect & portait à son front le *Khâtty cherif* (noble écrit) qui le condamnait à mort; présentait sa tête au cordon de soie que le muet avait à la main, & mourait avec une résignation qui tenait de la croyance où étaient & où sont encore la plupart des Musulmans, qui sont persuadés que c'est expier tous ses péchés dans ce monde que de pouvoir être mis à mort de la main ou par les ordres du sultan.

Cette aveugle & respectueuse soumission a fait place depuis quelques années a une résistance qui a dégoûté de semblables commissions les porteurs de tels ordres.

On sait que les *capidgis-bachy*, qui ont remplacé les muets dans le noble exercice de *bourreaux*, ont souvent payé de leur tête la confiance qu'ils avaient eue à se charger du firman de mort.

Dgezzar pacha, mort dernièrement pacha de St. Jean-d'Acre, les laissait arriver jusqu'à lui, & lorsque le firman lui était signifié, il cassait la tête d'un coup de pistolet au messager, la lui faisait couper, enfermer dans un sac de cuir avec le firman du grand-seigneur, & l'envoyait à Constantinople. Cette manière de répondre n'a cependant pas empêché cinq à six capidgis-bachy de succéder à leurs confrères dans ces messages; ils ont tous éprouvé le même sort, & la Porte s'est enfin lassée de lui envoyer des hommes dont elle recevait la tête pour toute réponse.

Ce *Dgezzar* pacha est resté trente ans dans son *pachalick*, en état de rébellion ouverte contre son souverain, qui n'a jamais pu parvenir à le faire assassiner, quelque ten-

tative qui ait été faite contre lui pendant trente ans environ. (1)

Passawan-Oglou, aujourd'hui pacha de *Widdin*, a fait plus; il a gardé les firmans, renvoyé les *capidgis-bachy* & armé contre la Porte, tout en protestant de son profond respect & de son entier dévouement pour la personne du grand-seigneur; mais, à chaque nouveau firman qu'il recevait, & par lequel on lui demandait sa tête; il se croyait autorisé, d'abord à la refuser, &, en même tems, à prendre, chaque fois, dix, vingt lieues de pays sur les terres des pachas voisins de Widdin. C'est ainsi qu'il est parvenu à rassembler un armée de 80 mille hommes, à battre pendant dix ans, & plus, les armées ottomanes envoyées pour le réduire; qu'il s'est emparé de toute la Bulgarie, de presque tout le cours du Danube jusqu'à son embouchure, & qu'il a fait trembler le grand-seigneur jusques sur son thrône.

---

(1) *Il est mort tranquillement, dans son lit, il y a environ trois ans.*

Ce *Passawan-Oglou* (fils d'un garde, d'un veilleur de nuit. *Passawan* en Turquie, est le *Watchman* en Angleterre), est maintenant en paix avec la Porte ; il a déposé les armes, & ; pour prix de sa soumission, ou plutôt de sa rebellion qui n'a pu être réprimée ni punie, le grand-seigneur lui a donné les trois queues, & il est pacha de *Widdin* envers & contre tous.

Cette digression a servi à faire connaître au lecteur que la Porte n'employe plus les muets pour se débarrasser des sujets rebelles, ou de ceux dont elle veut se défaire ; elle se sert d'autres moyens plus efficaces ; elle promet & elle donne la place de celui qu'elle veut faire mettre à mort, & très-souvent c'est un des serviteurs les plus anciens & les plus proches d'un *pacha*, qui prend la tête de son maître pour avoir son *pachalick*.

Indépendamment des muets, il y a aussi une douzaine de nains (*gi' udgé*), qui habitent avec les muets, et qui servent également aux amusemens du grand-seigneur.

C' est un reste de grandeur asiatique; c'est un faste inutile & ridicule, qui, au reste est moins déplacé dans les murs du sérail qu'à la cour de quelques souverains d'europe, qui avaient introduit ce luxe, ou plutôt cette bizarre étiquette.

Ces nains et ces muets accompagnent lè grand-seigneur lorsqu'il sort; les nains marchent en avant des pages; leur dos sert quelquefois d' escabeau au grand-seigneur lorsqu' il veut monter à cheval; ils sont habitués à cet exercice: ils se courbent jusqu'à terre, on leur place un carreau de velours ou d'étoffe sur le dos, et le grand-seigneur s' élance sur son cheval, au moyen de ce plaisant étrier.

Si un de ces nains est par hasard assez heureux pour être venu au monde sourd & muet, & qu' ensuite on l' ait fait eunuque, il est infiniment plus considéré que si la nature et l' art avaient conspiré pour en faire la plus parfaite créature du monde.

Hâssan pacha, grand amiral, en avait

fait présent d'un au sultan *Abdul-Hâmid*, qui outre toutes les qualités réunies dont je viens de parler, était encore borgne, manchot & boîteux; c'était un prodige, une merveille d'imperfection de la nature.

CAPIDGYS-BACHY.

Les *capidgys-bachy* sont les chambellans du prince; ils ont pour chef le doyen des *capidgys-bachy* (*Mir Alèm*). Quelques-uns sont *Salâhors* (écuyers); ils se nomment *capidgys bachy-salâhors*. Chargés d'accompagner le souverain, ils montent à cheval tous les vendredis, & font partie du cortége impérial lorsque le grand-seigneur va à la mosquée. Ils avaient remplacé les muets pour les *commissions secrètes*, c'est à-dire, pour les exécutions des arrêts de mort émanés du sérail; depuis quelques années, ils ne vont plus dans les provinces que pour notifier des firmans d'administration, de nominations, d'installations, de dépositions ou de changemens de *pachas*. Ces commissions sont tou-

tes des faveurs, parce qu'elles sont lucratives, & que ces chambellans reviennent toujours chargés des présens que leur ont fait les pachas auxquels ils sont envoyés. Le capidgy-bachy qui porta, en juillet 1796, à *Dgezzar*, pacha de Saint-Jean-d'Acre, le *Khâtty-shérif* du grand-seigneur, qui l'investissait du suprême commandement de toute la Syrie, reçut de ce pacha un présent évalué a cinquante mille piastres, (100 mille fr. environ de notre monnaie). Avec ces cinquante mille piastres, ce *capidgy*, de retour à Constantinople, employa si bien son argent, qu'il obtint le pachalick à deux queues, de Négrepont, dans l'isle d'Eubœe. Ceux qui vont notifier les arrêts de mort, & qui commencent assez ordinairement par les exécuter, sont des *Khâssekys* du sérail, espèces d'huissiers qui font partie du corps des *bostandgys*, dont je parlerai plus bas.

Les *capidgys-bachy* sont mandés au sérail pour leur service; un d'eux vient, à tour de rôle, coucher dans une petite chambre à la

porte de la seconde entrée du sérail, on lui en remet les clefs immédiatement après le coucher du soleil : tous les *capidgys-bachy* sont officiers du sérail, ils jouissent de très-grandes prérogatives, sont très-considérés, & les grands de la Porte les caressent & recherchent leur amitié pour se faire des appuis dans le sérail, soit auprès du *Seliktar-agha*, du chef des eunuques noirs, ou du grand seigneur même, que, par leur place, ils peuvent voir & approcher tous les jours. Lorsque les *capidgys-bachy* sont *salâhors*, ils out le droit d'avoir des *bostandgys* pour domestiques, c'est-à-dire, des hommes portant le bonnet de *bostangys*. Ce bonnet, d'une forme cilyndrique, mais renversé en arrière, est de drap écarlate & long de 18 pouces environ. En Turquie, les grades, les dignités, les signes de tous les états militaires, civils, religieux & autres, sont reconnus & distingués par la coëffure : nul ne peut prendre & porter un turban distinctif d'un grade ou d'une qualité, s'il n'est

pourvu de ce grade ou revètu de cette qualité. Il y a dans Constantinople plus de deux cents especes de coëffures toutes differentes; elles sont variées à l' infini, et font dans la ville un effet très-pittoresque assez agréable à la vue.

GRANDS ÉCUYERS DE L'EMPIRE.

Buyuk-embrôkhôr (grand écuyer.)

Kutchuch-embrôkhôr (petit écuyer.)

Ces deux grands écuyers ont sous leurs ordres tous les écuyers (*saláhors*) du grand-seigneur: ils sont chargés de la surintendance générale des écuries du sérail; ce sont eux qui président à la fête de la *mise au verd* de tous les chevaux du grand-seigneur: cette fète à lieu tous les ans à la St. Georges; elle est célébrée avec la plus grande solemnité: les grands de la Porte, les officiers du sérail, toute la cour du grand-seigneur, assistent en pompe à la sortie des chevaux, qui sont conduits en cérémonie par les rues de Constantinople, jusqu' aux prairies où ils doivent prendre le verd. Ces prairies sont situées autour de la capitale,

& les chevaux y sont gardés, nuit & jour, par des paysans bulgares qui viennent exprès de la Romélie pour cette corvée : leurs villages sont exempts d'impôts, & ils ont plusieurs immunités qui les dédommagent bien du service momentané qu'on exige d'eux.

Le grand-seigneur assiste lui-même à la cérémonie, & lorsque les chevaux sont en marche hors du sérail, il vient encore les voir passer, en se plaçant derrière les jalousies d'*alay khioshk*, pavillon adossé au grand-mur extérieur du sérail, dans l'intérieur de la ville, du côté de *devlét Humajoum* (la noble porte), ou la porte du Gouvernement, d'où les Européens font le mot *sublime porte*, pour désigner le Gouvernement Ottoman.

Ces deux grands-écuyers font partie des quatre grands-officiers de la couronne dont je vais parler.

ÉTRIER IMPÉRIAL.

Rikiab aghalery (seigneurs de l'étrier).

Les quatre grands-officiers du trône for-

ment ce qu'on appelle a la cour des princes Ottomans, *l'étrier impérial*.

1.° *Bostandgy-bachy ;*

2.° *Buyuck embrôkhôr ;*

3.° *Kutchuck embrôkhôr ;*

4.° *Capidgyler kehayassi*.

Ce dernier n'a aucune autorité sur les *capidgys-bachy* ; c'est une charge particulière, une espèce de maître des cérémonies. Il ne quitte jamais la personne du grand-seigneur, ainsi que les trois autres officiers de l'étrier impérial, lorsqu'il sort du sérail.

Cet étrier impérial n'est plus rien maintenant ; c'est une image bien imparfaite de la forme despotique de l'ancien gouvernement des princes fondateurs de l'Empire Ottoman, avant qu'ils ne se fussent assis sur les débris sanglans du trône du dernier *Constantin*.

Le sultan alors n'avait d'autre palais qu' une tente, d'autre cour que son cortège militaire, d'autre pompe que les trophées & les dépouilles des vaincus, qu'il faisait porter devant lui.

Les réclamations, les requêtes des armées, se portaient aux pieds du sultan à cheval; c'était à son étrier que les supplians venaient implorer sa justice ou sa clémence. Les ordres pour l'armée, les arrêts du prince, les jugemens, se rendaient à cheval, & c'est à cet antique usage qu'on doit la conservation, dans l'intérieur du sérail, de la dénomination *d'étrier Imperial*. Dans les actes ministériels, dans les diplômes des ambassadeurs, dans les firmans émanés de la sublime Porte, on y trouve toujours cette dénomination; & toutes les notes que les ambassadeurs européens font remettre à la Porte, sont adressées à l'étrier impérial.

Je tiens encore un firman qui m'accorde la faveur de me rendre en France, en traversant les états du grand-seigneur jusqu' au delà du Danube; le ministre de sa majesté le roi de Danemarck, (M. le Baron *D'Hubschs*) qui, pendant la guerre, stipulait les intérêts des Français auprès de la sublime porte, adressa sa requête à *l'étrier impérial*, & c'est de cet *étrier Impérial*

qu'est émané le firman qui me permet de voyager dans la Turquie européenne.

Bostandgys.

Corps nombreux faisant le service de l'intérieur; il est plutôt domestique que militaire; au reste, je dois informer le lecteur que sur 5 à 6 mille hommes employés dans toute la garde intérieure du serail, on ne trouverait pas un fusil.

Ce corps des *Bostandgys* qui, primitivement, n'étaient que des jardiniers (*Bostan* en turc signifie jardin), est sous les ordres immédiats du *Bostandgy-bachy*, seconde personne du sérail après le *Selicktar-âgha* Ce grand officier a des prérogatives immenses; il est chargé de la police intérieure du sérail, & de celle extérieure de Constantinople, dans la campagne jusqu'aux portes de la ville exclusivement, & sur tout le canal, depuis *Fanaraky*, (château situé à l'embouchure de la mer noire), jusques & compris *Gallipoly*, près des Dardanelles; il est aussi gouverneur d'*Andrinople*, & il y tient un lieutenant avec une garnison de *bostandgys*.

Le *bostandgy-bachy* a le privilége & l'honneur de tenir le gouvernail du Bateau (*kaik*) du grand-seigneur, à 13 paires de rames, (26 rameurs), excepté dans les cas d'incendie, où, étant obligé de se transporter au feu avec ses *bostandgys*, il est momentanément remplacé par le *khásseki-agha*, chef des *bostandgys-khássekis*, autre espèce de *bostandgys* qui sont en plus petit nombre, & qui font un service particulier. J'ai dit que ces *khássekis* étaient les exécuteurs des *commissions secrètes*.

C'est ici le cas de faire connaître au lecteur que le grand-seigneur, tout despote qu'il est, est obligé à chaque incendie, dans ou dehors *Constantinople*, de se transporter avec sa cour au lieu du feu. Il n'oserait s'en abstenir, dans la crainte de s'attirer les murmures & les malédictions du peuple; aussi, en tout tems, été comme hiver, à toute heure du jour & de la nuit, aussitôt qu'un incendie a éclaté, le grand-seigneur en est averti, & il y a toujours des chevaux sellés & bridés, & des bateaux armés de ra-

mes, qui sont à toute minute prêts à partir & à porter le grand-seigneur, même à *Scutary*, de l'autre côté de Constantinople, si l'incendie est un peu considérable. Ce cas est assez fréquent; je l'ai vu pendant trois ans de suite se renouveler cinq à six fois par an, quelquefois plus; les incendies étant à Constantinople le signal ordinaire du mécontentement du peuple, ce serait l'augmenter & exciter une fermentation, peut-être une insurrection, que de se refuser à recevoir cette espèce de *brûlant avertissement* & à se rendre au lieu que le peuple choisit pour manifester à son souverain le sujet de ses plaintes. C'est alors que le bostandgy-bachy qui se porte au feu, remet le gouvernail du *Kaick* du grand-seigneur au *khâssekis-agha*.

Les khâssekis sont des messagers du sultan; ils font des commissions au dehors, & néanmoins font partie du corps des *bostandgys*. Leur chef, le *khâssekis-agha*, remplace le *bostandgy-bachy*, dans le cas où ce dernier est déposé ou promû au grade de packa à trois queues.

Le *Bostandgy-bachy* a pour lieutenant dans le sérail le *Torkedgy-bachy* & le *Couchtdgy-bachy*.

Il est le *seul* dans tout le sérail, avec le grand-seigneur, qui porte la barbe dans l'intérieur; aussi, pour en être distingué, il porte des *papoutches* (pantouffles) couleur *orange*, tandis que le grand-seigneur & tout le monde les porte couleur *Citron*, ainsi qu'on a pu le remarquer aux pieds de tous les Musulmans qui ont fait & qui font partie des ambassades turques que nous avons vues à Paris.

Baltadgis

Les *baltadgis* du sérail (fendeurs de bois) semblables aux *bostandgys*, font partie de la garde & de la domesticité de l'intérieur. Ils étaient autrefois les fendeurs de bois, chargés exclusivement de couper & fendre tout le bois qui se consomme dans les cuisines & dans les bains du sérail; leur nombre a été augmenté, & ils ont une organisation à peu

près militaire, comme tous les corps qui sont employés dans l'intérieur. On doit remarquer que les sultans ont éloigné de leurs personnes toute espèce de garde militaire, ou faisant partie de la force armée de l'empire; ils ont composé une maison tout-à-fait domestique, & dont chaque corps a retenu la dénomination de la profession qu'il exerçait: la personne du souverain n'en est pas moins en sûreté. Le sérail est gardé par environ dix mille hommes, qui ne seraient pas à la vérité en état de résister à un bataillon européen, mais qui suffisent pour inspirer la crainte & le respect à la populace de Constantinople, dont les yeux ne sont pas encore familiarisés avec les étranges figures & costumes de ce qu'elle appelle l'*intérieur*. Le moindre des goujats du sérail passe-t-il dans les rues, vient-il s'embarquer dans un des milliers de kaicks qui servent au passage de *Constantinople* à *Pèra* ou à *Scutari*, il affecte le ton, la démarche d'un Visir, il traite avec fierté, quelquefois avec mépris, les gens

de la classe du commun ; il parle avec hauteur, & se fait obéir au moindre signe.

C'est bien autre chose lorsqu'un officier du sérail veut bien compromettre sa dignité au milieu du peuple de la ville ; il ne sort jamais la derniére porte de l'*intérieur* qu'accompagné de vingt-cinq à trente domestiques ; il n'a pas besoin de commander a ses gens de l'accompagner quand il traverse les diverses cours du sérail, son cortége se grossit, c'est à qui le suivra : il semble que les rayons de gloire, de richesse dont il est environné, rejaillissent sur la valetaille qui compose sa suite. En Europe, nos laquais aiment bien quelquefois à singer leurs maîtres, mais ils ont soin de cacher leur condition, & ils déposent la livrée qui les ferait reconnaître. A Constantinople, au contraire, les serviteurs s'enorgueillissent de la servitude ; ils portent fièrement les marques de leur état, & le *bostandgy* n'échangerait pas son bonnet contre le mousquet du *Leventy* (soldat turc, armé & exercé à l'européenne).

Les *baltadgis* ne sont pas aussi nombreux que les *bostandgys* ; ils ont, ainsi que ces derniers, une subdivision connue sous le nom de *zuluflus-baltadgis* : ce corps dépend des premiers, mais il est distingué par des boucles de cheveux qui leur tombent des deux côtés de la figure (à peu près comme on portait en France des faces, appellées par dérision, *oreilles de chiens*) ; ces boucles de cheveux s'appellent en turc, *zulufles*, d'où ceux qui les portent ont été nommés *Zuluflus*.

PEICKS.

Les *Peïcks* sont des gardes du corps, chargés d'accompagner le grand-seigneur lorsqu'il sort du sérail ; ils portent la barbe, & sont armés d'arcs & de flèches, qu'ils tirent avec une adresse peu commune. Ces gardes sont coiffés d'un énorme bonnet en forme de casque : du Cimier de ce casque s'élèvent de très-hautes plumes blanches, mais penchées sur un des côtés du casque, de manière que ceux qui forment la haie à la droite du

grand-seigneur ont la direction de ces plumes à gauche, & l'autre haie, en sens opposé : le grand-seigneur marche au milieu de cette haie de plumes qui le cachent à tous les yeux. Ces gardes du corps ont également l'arc bandé, & la fléche dirigée en dehors.

SOLAKS.

Les *Solaks*, portent des casques pointus & dorés; ils ont à la main une grande hallebarde, & n'ont que la moustache; ils précèdent le cheval du grand-seigneur, & marchent la hallebarde basse & la pointe en avant.

Indépendamment de toute l'escorte dont je viens de parler, le grand-seigneur trouve sur son passage, depuis la seconde porte d'entrée du serail jusques à la mosquée où il se rend, & qu'il choisit chaque vendredi, une haie double de janissaires, qui baissent respectueusement la tête au moment où ils apperçoivent le grand-seigneur : le sultan leur

rend également le salut en s'inclinant gracieusement à droite & à gauche.

Le lecteur connaît maintenant la composition du sérail; il doit se faire une idée positive de cette cour, sur laquelle on a beaucoup parlé, mais aussi beaucoup menti. La plupart des voyageurs européens n'ont jamais pénétré que dans la première cour de l'intérieur, & ils se sont contentés de lire eux-mêmes les relations qui avaient été faites, pour être en état de parler de ce qu'ils n'avaient pu parvenir à voir par leurs yeux. J'aurais été tout aussi peu avancé qu'eux, après un séjour de deux ans & demi dans la capitale, (dont à la vérité vingt-six mois passés dans la prison d'état, (si je n'avais été assez heureux pour pénétrer dans l'intérieur des jardins, & mettre même le pied jusques dans les appartemens des femmes. J'ai été favorisé dans cette entreprise par un jardinier Allemand, directeur & intendant des jardins du sérail, qui a bien voulu nous indiquer un jour & nous introduire par une des por-

tés du *Kioschk* de la *Validé sultane*, dans un tems où toute la cour était à *Béchick-Tasch* (maison de plaisance du grand-seigneur sur le canal). M. *Jambon-Saint-André*, aujourd'hui préfet à Mayence, alors prisonnier comme moi, était de la partie, & nous parcourûmes ensemble ces lieux, que les pieds des Européens n'ont pas souvent foulés.

Je garantis exacts tous les détails que je me suis procurés & dont j'ai fait part au lecteur: je ne les ai obtenus qu'avec une extrême difficulté; les Turcs étant très-peu curieux, ils ne conçoivent pas pourquoi on leur fait des questions sur des choses qu'ils savent ne devoir point importer aux Européens de connaître, & sur lesquelles ils sont très-peu disposés à satisfaire notre curiosité.

Je terminerai l'article du sérail par une anecdote qui n'est point connue, & qui donnera la mesure de l'aveugle & fanatique respect des serviteurs du sérail.

Le grand-seigneur actuel sortait un jour du sérail par une des portes de fer donnant

du côté de la mer, & se rendait au *khioshk*, où il devait s'embarquer ; un capidgy (portier) en ouvrant précipitamment une petite grille de fer, se prit la main entre cette grille & la muraille ; les eunuques, les pages, bordaient déjà la haie, & les *bostandgys* étaient adossés à cette grille. Ce malheureux, qui souffrait le martyr, ne laissa pas échapper un soupir ; il demeura dans cette cruelle & douloureuse position avec sa main enfermée & mutilée, tout le tems que le sultan mit à passer : l'angoisse était si forte, qu'on le retira évanoui ; les quatre doigts coupés tombèrent lorsqu'on poussa la grille ; il eût péri plutôt que de laisser échapper un signe de douleur, & de demander à être secouru, pour ne point enfreindre les lois rigoureuses du silence, & manquer au respect qu'on doit à la personne du Souverain. Un Français n'eût pas été si patient, & je pense qu'il aurait eu raison.

Comme je n'ai pas entrepris d'écrire l'histoire ottomane, je terminerai cette no-

tice en faisant connaître au lecteur le gouvernement, le grand-conseil d'état, & en disant un mot sur la marine.

Pour clore l'article du sérail, & avant d'en sortir, le lecteur verra sans doute avec plaisir la longue série des titres du grand-seigneur. Le style ampoulé qu'on y remarquera, donnera une idée du langage boursoufflé des Orientaux; il n'est pas aussi gigantesque dans la conversation ordinaire, mais il n'en est pas moins bizarre en le comparant au nôtre.

Commencement d'une dépêche ordinaire, écrite par l'empereur ottoman *Mahmoûd*, au Shâh *Sefy Abbas* I.er, roi de Perse.

« Moi, qui, par l'excellence des faveurs „ infinies du Très-Haut, & par l'éminence „ des miracles remplis de bénédiction du chef „ des prophètes (à qui soyent les saluts les „ plus amples, de même qu'à sa famille & „ à ses compagnons), suis le sultan des „ glorieux sultans, l'empereur des puissans „ empereurs, le distributeur des couronnes

„ aux *Cosroës* qui sont assis sur les trônes,
„ l'ombre de Dieu sur la terre, l'asyle de
„ l'humanité entière, le *Cosroës* de la surfa-
„ ce du globe, le défenseur des faibles &
„ des malheureux, l'exterminateur des infi-
„ déles & des polithéïstes, le second *Ale-*
„ *xandre* qui règne sur l'Orient & sur l'Oc-
„ cident, le soutien de l'Islamisme & des
„ vrais croyans, le porte-étendard de la loi
„ divine, le maître de la vie des nations,
„ le motif de la paix & de la sûreté des
„ mortels, la cause de la tranquillité d'esprit
„ des humains, le serviteur des deux illus-
„ tres & nobles villes de la Mecque & de
„ Médine, (objets de la jalousie de toutes
„ les nations) lieux augustes & sacrés où
„ tous les Musulmans adressent leurs vœux,
„ le protecteur & le maître de la Sainte-
„ Jérusalem, le souverain des trois grandes
„ villes de Constantinople, Andrinople &
„ Brousse, de même que de Damas, odeur
„ de paradis; de Tripoly de Syrie, de l'E-
„ gypte la rareté du siècle, & renommée

„ pour ses délices ; de toute l'Arabie, de
„ l'Afrique, de Barca, de Caïrovan, d'Alep,
„ des Irak, Arab & Adgem, de Bassora,
„ de Laksa, de Dilem, & particulièrement
„ de Bagdad, capitale des Califes ; de Rak-
„ kha, de Moussoul, de Chehrezour, de
„ Diarbekir, de Zulkadrié, d'Erzeroum la
„ délicieuse, de Sebaste, d'Adun, de la Ca-
„ ramanie, du Kars, de Tchildir, de Van,
„ des îles de Morée, de Candie, de Chy-
„ pre, Chio & Rhodes, de la Barbarie, de
„ l'Ethiopie, des places de guerre d'Alger,
„ Tripoly & Tunis, des îles & des côtes de
„ la mer Noire, des pays de Natolie & des
„ royaumes de Romélie, de tout le Kurdis-
„ tan ; de la Grèce, de la Turcomanie, de
„ la Tartarie, de la Circassie, du Cabarta
„ & de la Géorgie, des nobles tribus des
„ Tartares, & de toutes les hordes qui en
„ dépendent ; de la Bessarabie & autres lieux
„ circonvoisins, de toute la Bosnie & dé-
„ pendances, de la forteresse de Belgrade,
„ place de guerre ; de la Servie, de même

„ que des forteresses & châteaux qui s'y „ trouvent ; des pays d'Albanie, de toute la „ Valachie, de la Moldavie, & des forts & „ fortins qui se trouvent dans ces cantons ; „ possesseur enfin de nombre de villes & „ forteresses dont il est superflu de rapporter & de vanter ici les noms : moi, qui „ suis l'empereur, l'asyle de la justice, & „ le roi des rois, le centre de la victoire, „ le sultan fils de sultan, l'empereur Mahmoûd le conquérant, fils de sultan Mustapha, fils de sultan Mûhammed : moi, „ qui, par ma puissance, origine de la félicité, suis orné du titre d'empereur des „ deux terres, & pour comble de la grandeur de mon khalifat, suis illustré du titre d'empereur des deux mers.

„ Au très-éminent en dignité, le sublime „ en majesté, l'égal de *Kouchenk* en sagesse, & de *Darius* en perspicacité ; nouveau „ *Siavech*, l'émule de *Keïkiaous* en prévoyance, de *Cosroës* en vélocité, non moins „ intrépide que *Sandjar*, magnifique comme

„ *Feridoünn*, & aussi judicieux qu'*Afrassiab*;
„ le paisible possesseur du siège impérial des
„ *Dariens*, l'ornement du trône qu'il occupe,
„ la perle inappréciable de la mer de la Pri-
„ matie, la huppe panachée du parterre des
„ vertus, le diadème de la botanique des tê-
„ tes couronnées, le roi de l'échiquier de
„ la science de gouverner; le principal dis-
„ tique de l'ode de la gloire, le premier fleu-
„ ron de la couronne du bonheur, le glo-
„ rieux *Shâ-Sefi*, *Abbas* I.er, roi de Perse;
„ puisse-t-il être en permanence dans la voie
„ de la direction & de la foi!

„ L'élite des vœux sincères & la noblesse
„ des saluts les plus empressés vous sont
„ d'abord présentés de la manière la plus
„ honorable. Leur langage éloquent & neuf,
„ comme l'aurore semble poindre de l'Orient
„ de cette parole du Très-Haut: *J'ai éten-*
„ *du jusques sur vous l'amour de moi-même;*
„ & il annonce le lever des astres croissants
„ de l'amitié véritable: leurs expressions éner-
„ giques & coulantes, comme la fontaine

„ du paradis, émanent de cet autre oracle
„ divin : *Dieu a mis parmi vous l'amitié &*
„ *la charité*. Elles doivent conséquemment
„ conduire à la découverte des sources abon-
„ dantes de l'attachement réel.

„ Ou remplit ensuite le devoir de la repré-
„ sentation amicale qu'impose le précepte :
„ *revivifiez donc l'amitié par le plus agréable*
„ *des exposés*; & la dépêche scéllée du se-
„ cret est, ainsi qu'il suit, ouverte & com-
„ muniquée à votre génie prévoyant & sub-
„ til, dont toutes les pensées sont autant
„ de solutions de problèmes & de patentes
„ de clair-voyance, & à votre judiciaire,
„ qui, familiarisée avec la philosophie, est
„ si sûre, que chacune de ses conceptions
„ pourrait servir de titre décorateur aux pa-
„ ges de la royauté.

„ Un diplôme impérial d'estime & d'affec-
„ tion, tracé par la main enchanteresse du
„ bon goût, & doré avec le pinceau de la
„ délicatesse, avait été adressé au seuil éter-
„ nellement auguste de notre Porte de féli-

„ cité, laquelle, par l'impulsion propice du „ directeur suprême qui ne connaît point „ de commencement, & grâces aux secours „ illimités du bienfaiteur universel qui n'aura „ point de fin, a toujours été l'asyle des plus „ grands potentats, Porte sublime, dont il „ a été dit avec vérité, *ses deux battans leur* „ *sout ouverts*, & qui est encore le point „ central de prosternation des plus fameux „ dominateurs des siècles, & le lieu de la „ distribution quotidienne des faveurs accor- „ dées aux plus puissans monarques.

„ Ce diplôme que vous nous avez envo- „ yé, est, disons nous, un modèle de fran- „ chise & de loyauté ; c'est l'abrégé des œu- „ vres de la perfection, le protocole des beau- „ tés du style, un tableau original de l'éco- „ le de peinture du fameux *Many* (1), & „ un fond inépuisable de jouissances & de „ satisfaction. La vivacité gracieuse de ses „ métaphores est, pour la candeur & la fi-

(1) *Célèbre peintre persan.*

„ délité, une fontaine de Jouvence qui ré-
„ génère ces sentimens; & les liaisons artis-
„ tement menagées de sa contexture sont un
„ nouveau ciment qui consolide l'édifice de
„ l'amitié; le plein rembruni de ses caractè-
„ res significatifs imite la douce obscurité
„ des voiles de la nuit, amène le repos &
„ augmente l'émotion du plaisir, tandis que
„ le délié albugineux des mêmes traits, com-
„ portant un sens non moins délicieux, ri-
„ valise les premiers rayons du soleil, qui,
„ tout à la fois, éclaire, échauffe & embel-
„ lit la nature entière.

„ Cet écrit nous est parvenu, mais à quel-
„ le époque?

QUATRAIN PERSAN.

Au jour éclos sous la plus favorable constellation,
Où le bonheur se déployait aux yeux des mortels,
Dans un tems choisi par la fortune elle-même,

Et pendant lequel c'était elle qui tenait le sceau de la présidence.

„ A peine cet interprète initié dans les „ plus profonds mystères du sentiment a-t-il „ été admis dans le cabinet le plus reculé de „ notre sérail, semblable au paradis d'*Irem*, „ que notre cœur, favorablement prévenu „ par l'ingénuité de ses paroles, & ne pou- „ vant résister aux mouvemens de son élo- „ quence, s'est laissé entraîner à la convic- „ tion de la pureté des intentions de votre „ majesté, en effet.

QUATRAIN PERSAN.

Ce diplôme est une source intarissable de joie & d'allégresse,
Et le plus ravissant motif pour perpétuer la bonne harmonie,
Comme il est concis & plein de sens,
On peut dire que sa composition est la quintessence de la lexicographie :

„ Dans les premières lignes de ce chef- „ d'œuvre de nouveauté en fait d'élégance,

„ votre plume, habituée à l'administration
„ publique, a cherché à raffermir de plus
„ en plus les fondemens de la paix & de la
„ bonne intelligence ; en habile architecte,
„ elle a posè ensuite une infinité de bases
„ essentielles à la preuve de votre prétention
„ de sincéritè ; & ce n'a été qu'après ce dou-
„ ble préliminaire que votre majesté s'est
„ permise de répondre à la demande que
„ nous lui avions faite, &c., &c. „

Tout ce que l'on vient de lire n'est que le protocole ordinaire ; vient ensuite le motif de la dépêche qui est bien trois fois plus long.

Si le lecteur juge d'après cette lettre, il supposera avec raison que la journée d'un homme ne suffit pas pour écrire & copier une seule dépêche ; mais je dois l'informer que le gouvernement seul est en possession d'écrire. Les Turcs n'ont point cette habitude ; ils écrivent peu, où pour mieux dire, point du tout. Il n'y a point de poste aux lettres en Turquie ; un voyageur se charge

bénévolement des lettres qu'on lui remet ; elles arrivent quelquefois six mois, un an après : le gouvernement fait porter ses dépêches par des *tatars* (courriers), il n'est point dans l' usage de correspondance avec les pachas ; tout ce qu' il adresse à ces derniers, pour objet d'administration, est toujours un ordre émané de la Porte, appelé *ferman*.

Ainsi, on ne sait point en Turquie ce qu'est une lettre ; on n'en écrit point, & on n'en reçoit point.

Les négocians turcs de la capitale, & qui ont des rapports de commerce au dehors, écrivent quelquefois ; mais jamais cette correspondance n'est réglée.

La depêche cy dessus a été fidèlement & textuellement traduite du turc en français par M. *Kieffer*, secrétaire-interprète de l'ambassade française à Constantinople, lequel à été mon compagnon de captivité au château des sept tours, & qui se trouve aujourd'hui employé au ministère des relations extérieures, en qualité

de principal traducteur des langues orientales, & premier interprète dudit ministère.

GOUVERNEMENT,

Devlét Ridjjhâl.

Le gouvernement Ottoman se compose du grand-visir, du kehaya-bey, du *tefterdar-effendy*, du reiss-effendy, du *tchawoush-bachy*.

Grand Visir.

Le grand visir (appelé en Turc, *vézir azem, sadr-azem*, ou *said devlét*) est le lieutenant du grand-seigneur, le vicaire de l'empire, toute la puissance, toute l'autorité du grand-seigneur résident en sa personne; il a droit de vie & de mort sur tous les sujets, même sur les pachas; à l'exception que, pour ces derniers, il est censé prendre les ordres de sa hautesse. Lorsque le grand-seigneur nomme un grand-visir, il ne lui donne d'autre investiture que la remise du sceau de l'empire qu'il fait entre ses mains. Le visir nom-

mé reçoit ce sceau avec les marques du plus profond respect; il l'enferme soigneusement dans son sein, & jamais il ne le quitte; toutes les fois qu'il s'en sert il le porte réligieusement à son front, le baise & le remet dans les divers petits sachets qui le tiennent enveloppé.

Lorsqu'il est déposé, le *tchiaouch-bachy* vient lui demander le sceau; &, dépouillé de ce talisman, le visir rentre dans la classe obscure; trop heureux si avec le sceau on ne lui demande pas sa tête.

Le dernier grand-visir déposé, *Mehemmet-Ised pacha*, fut exilé à Rhodes; il ne voulut point signer, en 1798, l'autorisation de l'entrée au Bosphore, & du passage par le canal, de la flotte Russe, commandée par l'amiral *Utschakow*; il fut exilé, ainsi que le grand-muphty, qui, de son côté, ne voulut jamais consentir à donner le *fetfa* nécessaire en pareille occasion. Le grand-visir prédit alors que le grand-seigneur & l'empire Ottoman regretteraient un jour la permission

qu'on lui extorquait: en effet, la porte, ouverte pour la première fois en 1798, n'a pu être refusée dernièrement, lors du passage demandé, & obtenu pour les transports & les vaisseaux russes qui se sont rendus à *Corfou*. Jamais, depuis que les Turcs sont maîtres de Constantinople, le pavillon Russe n'avait flotté sous les murs du sérail; c'eût été une calamité que d'appercevoir aux portes de la capitale les bannières des plus implacables ennemis des Ottomans, & tous les vrais croyans eussent crié à l'impiété, à la subversion de l'empire, si jamais un grand-seigneur eût osé accorder ce passage.

Ce n'est pas que toute la ville ait pensé se soulever à la vue des premiers vaisseaux de la flotte; mais alors la position des Turcs était si précaire, leur audace & leur fierté ordinaires avaient été ravalées par l'invasion de l'Egypte, les Russes & les Anglais se déclaraient leur alliés, leurs défenseurs; ils étaient forcés de céder à la loi impérieuse de la nécessité.

On a vu cependant au retour de cette flotte, lorsqu'après la prise de Corfou, elle regagnait les ports de la Crimée, on a vu, dis-je, un accident funeste qui donnera au lecteur la mesure de la haine invétérée des Turcs contre les Russes.

L'amiral *Utschakow* mouilla dans le canal; & presque sous les murs du sérail; pendant les huit à dix jours que sa flotte resta à l'ancre, les canots allaient fréquemment à terre; & les officiers se rendaient presque tous les jours en ville: un lieutenant & un enseigne d'un vaisseau à deux ponts se rendaient à une des échelles de *Galata*; à peine eurent-ils le pied sur le quay, que deux coups de pistolet étendirent à terre ces deux officiers. L'amiral & le ministre de Russie, M. de Tamara, portérent plainte sur-le-champ à la Porte; & demandèrent vengeance d'un assassinat aussi abominable. La Porte, qui n'avait pas encore recouvré, l'Egypte & qui était alors sous la dépendance absolue du cabinet de Pétersbourg, s'empressa de donner à la Rus-

sie toute la satisfaction demandée par son amiral & par son ministre : elle fit arrêter & bâtonner plusieurs individus, & trancher la tête à deux malheureux Grecs, qu'on accusa du meurtre. Il a été reconnu depuis que les premiers venus avaient été pris pour les victimes dont on avait besoin. Les présens & l'argent, répandus avec profusion, appaisèrent le ressentiment de la partie plaignante ; mais on remarque dans la réparation une sorte d'offense, qui décelait la mauvaise foi de la Porte, et le peu de cas qu'elle faisait d'un ministre que l'on appaisait avec de l'argent. L'inhumation des deux suppliciés fut faite avec une pompe qu'on n'avait jamais vue à Constantinople, surtout pour des sujets non Musulmans. Comme ces deux malheureux étaient employés à l'arsenal, on vit à leur convoi des *chiaouchs* de *Tersana* (des huissiers du *capitan-pacha*), qui suivirent les cercueils jusqu'au lieu de la sépulture. Voir des Musulmans derrière le convoi d'un infidèle, d'un chien, d'un *dgiaour*, est

une chose inouie ! Je garantis positivement ce fait, qui ne serait pas croyable si je n'eusse été sur les lieux, et si des témoins oculaires n'eussent à l'instant attesté son authenticité. Je ne sais si la réparation n'est pas pire que l'offense. Au reste, il y eut quelques jours après cette scène, une affaire qui ne fut pas moins malheureuse, et dont les conséquences pouvaient être plus fâcheuses. L'ambassadeur Russe, M. *de Tamara*, son épouse et sa suite, M. le comte de *Ludolff*, ministre de Naples, sa fille, plusieurs officiers Russes et Anglais firent la partie d'aller visiter les mosquées. Pour satisfaire cette curiosité, on se munit ordinairement d'un *ferman*, que la Porte ne refuse jamais aux étrangers de marque et aux ambassadeurs Européens. M. *Fonton*, premier drogman de Russie, avait demandé le *ferman*, et toute la compagnie s'achemina dans Constantinople, d'abord vers Sainte-Sophie, puis vers la *Suleymanyé*, c'est à cette dernière mosquée qu'étant arrivés à l'heure de la prière, les officiers

Russes et Anglais refusèrent, non seulement d'ôter leurs bottes ou souliers, mais ils ne voulurent point prendre de *papoutches* (espèce de pantoufles), qu'on présente ordinairement aux Européens, qui ne peuvent pas se déchausser comme les Turcs. Ce manque d'égards fut suivi d'une conduite bien plus répréhensible. Les jeunes officiers qui donnaient la main aux dames dans la mosquée, attirèrent par leurs ris inconsidérés et indécens les regards des Musulmans qui priaient; en un instant toute la société fut huée et menacée; les officiers firent bonne contenance, mais le nombre grossit autour d'eux; on cria au scandale: les *Softas* (étudians), voisins de cette mosquée, accoururent; on se pressa autour des visiteurs, et on les insulta; de l'insulte on passa aux coups; les hommes et les femmes furent souffletés, battus à coups de *papoutches*, et mis en fuite. Les Turcs les poursuivirent hors de la mosquée à coup de pierres. M. de *Ludolff* en reçut une forte contusion au bras;

madame de *Tamara*, mademoiselle de *Ludolff* & madame *Fonton* n'eurent que le tems de frapper à la porte d'une maison de riche apparence : les femmes de cette maison s'empressérent de les recueillir toutes trois dans le hârem ; et c'est un asile inviolable, même pour la populace irritée.

Les hommes se dispersèrent et parvinrent à se soustraire aux clameurs et aux poursuites de ces fanatiques, qui avaient bien à la vérité quelques droits de se plaindre de l'irrévérence commise dans leur temple par des imprudens et de jeunes étourdis.

La Porte, prévenue de cet accident, s'empressa d'envoyer au secours des battus quelques compagnies de janissaires qui ne trouvèrent plus personne.

Cette affaire suivit la même marche que celle de l'assassinat commis sur les deux officiers russes. On bâtonna vingt ou vingt-cinq *softas*, on en exila autant et on en pendit deux ; l'argent et les présens firent le reste. La nouvelle de la mort de l'em-

pereur Paul finit par assoupir tous les ressentimens; M. de Tamara s'occupa d'autre chose, et la Porte n'y pensait plus le lendemain.

Ces deux anecdotes, que le lecteur ne sera pas fâché d'avoir connues, m'ont entraîné loin de mon sujet; je reviens au premier *visir*.

Les Turcs, en donnant le nom de *vezir* au premier ministre de l'Empire, ont voulu expliquer, par cette dénomination, toutes les charges imposées sur celui qui remplit ce poste puissant et terrible. Le mot *vezir* signifie *portefaix*.

Jamais fardean ne fut plus pesant que celui d'un Empire à gouverner; aussi le premier ministre de ce puissant Empire et tous les gouverneurs des provinces ne sont que des *portefaix* (*vezirs*) (1).

Le grand-visir est chef du divan; c'est lui qui décide en dernier ressort toutes les ques-

(1) *Voyez d'Herbelot au mot* Vezir.

tions qui sont soumises à ce conseil; il fait la paix, la guerre, signe les traités, lève les impôts, commande en chef les armées; en un mot, c' est le lieutenant absolu du *padishâh :* il jouit d'un pouvoir sans bornes, & n'a de compte à rendre qu'a son souverain; il est encore connu sous le nom de *tabl alem*. Tabl-alem est le nom appellatif de tous les visirs, (gouverneurs des provinces), les visirs, pachas, beys sont nommés *tabl-alem*. *Alem* est un large etendard, qui, au lieu de pointe de lance, porte une plaque d'argent, percée au milieu en forme de croissant ou de demi-lune. *Tabl* est un tambour, d'où l'on appelle *tabul-khâné* tout l'accompagnement militaire que les empereurs allouent aux grands officiers.

Le tabul-khâné du grand-visir consiste en neuf tambours, neuf *zurnazen* (ou joueurs de *zurnalem*, espece de fifre), sept *borazen* ou trompettes, quatre *zillezern* qui frappent le *zil*, sorte de *cimballe*.

Quatre tugs (queues de cheval).

Un alem, étendard.

Un sandjack, autre étendard vert qui diffère de celui de Mahomet par la couleur qui est rouge.

Deux *bairacks*, bannières de la plus grande largeur.

Les pachas à deux queues ont tous les ornemens des visirs, mais ils n'ont que deux queues.

Les princes de Moldavie & de Valachie, ont deux queues & tout ce qu'ont les pachas du même rang.

Les beys n'ont que les étendards & une seule queue ; les âghas, commandans des arrondissemens sous les beys, ont les étendards, mais sans qneue.

Le grand-visir vit d'une manière qui répond bien à la grandeur de celui qu'il représente. Sa cour est composée de plus de deux mille officiers & domestiques : lorsqu'il paraît en public ou au divan, il porte deux *sorgudjes*, aigrettes de plumes & de diamans. Le grand-seigneur en porte trois

sur son turban, qui est d'une forme toute particulière, & qu'on appelle *mudgevèzy*.

Dès le lendemain de son installation, le grand-visir donne, le matin, audience au sérail, & l'après midi dans son palais, pour faire connaître son équité au peuple : dispensateur de l'autorité impériale, il l'exerce à sa volonté. Cette autorité sans bornes, qui, dans d'autres états, aurait les plus dangereuses conséquences, est, en quelque sorte, le soutien de l'Empire Ottoman. Quelque grand que soit le pouvoir du suprême visir, il n'arrive jamais qu'il aspire à l'envahissement du trône. Le respect & l'affection des Turcs pour la race régnante ne lui permettent pas d'oser se flatter de pouvoir mettre sur sa tête un diadème si sacré ; content de sa fortune, il n'en tente point une plus haute. Que gagnerait-il dans une révolution ? Quel prince donnerait sa confiance à un ministre qui aurait trahi son prédécesseur ?

Ce premier ministre n'eut-il pas un sol

dans ses coffres, aussitôt après sa nomination ils sont remplis de milliers de bourses avant qu'il soit arrivé à son palais; ses amis, ceux qui briguent les charges, prennent ce soin-là, bien sûrs d'en être récompensés suivant la qualité & la date de leur présent. Un intendant en tient un registre fidèle.

Au reste, c'est un usage dans tout l'Orient, & l' homme qui, du nèant, arrive au faîte des dignités n'a pas besoin de s'inquiéter où il trouvera tout l'argent nécessaire pour monter sa maison & pour ses premiers besoins.

Lorsque j'étais en *Morée* (prisonnier à *Tripolizza*) en 1799, un capidgy-bachy arriva de Constantinople, au mois de mai; il portait à *Achmed*, pacha de la Morée, le firman d' investiture de son pachalick. Cette mission est toujours très-lucrative, & on ne la donne ordinairement qu'à des favoris qu' on vèut enrichir. Ce capidgy-bachy, qui venait d'être nommé à ce poste, avait, pres-

qu'au même tems, reçu cette *commission* pour la Morée; il était sans un sol, & les frais que la Porte passe pour un voyage sont déjà absorbés avant de partir, parce qu'ils ont été distribués à ceux qui ont contribué à vous faire obtenir le message. Ce capidgy avait à sa suite, qui était assez nombreuse, le *sarraf* (1) qui lui avait prêté cent bourses (environ 3 mille louis) pour faire son voyage. Ce *sarraf*, qui était juif, avait compté sur le remboursement de sa somme à l'arrivée du capidgy-bachy au lieu de sa destination : il avait été trompé dans son espérance & me faisait part de ses inquiétudes. Je lui disais que, sans doute, le capidgy ne manquerait pas de le rembourser, & de lui payer même les intérêts promis. Ah ! monsieur, me répondit-il, je serai bien

(1) Sarraf *veut dire changeur, & ce sont ordinairement des Juifs & des Arméniens qui sont en possession de ce métier dans tout l'Empire ottoman.*

heureux si je retourne sain & sauf à Constantinople ! En effet, je fus remis aux soins de ce capidgy-bachy par le pacha de Morée, et je fus conduit sous sa garde à Constantinople. Notre voyage dura neuf jours : nous embarquâmes dans le golphe d'Argos, à Napoly de Romanie, le 9 juin 1799; le 18 nous étions mouillés sous les murs du sérail à Constantinople. J'appris, le lendemain, que le *sarraf*, tourmenté d'une colique violente, avait expiré dans la soirée de notre arrivée; deux heures après avoir mis le pied dans sa maison. Les cent bourses se trouvèrent acquittées par sa mort, & cela n'aura pas empêché que si ce capidgy avait dû le lendemain être chargé d'une autre mission, il aurait trouvé dix *sarrafs* pour un qui se seraient empressés de lui procurer tout ce qu'il aurait demandé; à la vérité, il ne leur eût pas parlé de la manière dont il venait de rembourser le défunt : mais la cupidité de ces *sarrafs* est bien aussi forte que l'ambition des Grecs, qui accepteraient une gran-

de fonction, fussent-ils certains d'être décapités le lendemain. *Auri sacra fames!*

La maison du premier ministre est presque aussi nombreuse que celle du grand-seigneur. Elle est composée des mêmes officiers du dedans & du dehors, sous la direction générale d'un *kéhaya*. Ce *kéhaya* est un personnage de très-grande considération; il a une maison en ville & un domestique aussi nombreux qu'un pacha; quand il est remercié de ses services, l'usage veut qu'il soit honoré des trois queues; ce serait une marque de disgrâce & de bannissement si on ne lui en accordait que deux.

Le Suprême Vizir.

Ce second maître de l'Empire, que tant d'éclat environne, n'est cependant, en effet, qu'un esclave distingué, à qui un khatty-shérif fera dans un moment couper la tête; qui, en attendant ce dernier moment, cache sous les dehors pompeux d'une grandeur fragile les soins les plus pénibles, les cha-

grins les plus cuisans; qui, tous les jours, est tourmenté par l'ambition, par le désir d'accroître son autorité, & par la crainte de perdre la faveur de son maître. La puissance de ce lieutenant du grand-seigneur est aussi précaire qu'elle est grande. Exposée à la jalousie des courtisans envieux, sa brillante fortune finit, pour l'ordinaire, aussi brusquement qu'elle a commencé. Plusieurs visirs ne l'ont été que peu d'années, d'autres peu de mois, & souvent peu de jours; la plupart ont perdu leur autorité avec leur vie; c'est leur sort ordinaire.

Tolluntur in altum,
Ut lapsu graviore ruant, (Claud.)

Le grand-visir, *Jussuf pacha*, en place depuis cinq ans lorsque j'etais à Constantinople avoit été pacha d'Erzeroum. La sultane mère, à laquelle son *kehaya*, le tout-puissant *Jussuf agha* (dont j'ai parlé), l'avait recommandé, l'a fait nommer par son fils, d'abord *kaimacam* de Constantinople, puis

grand-visir. C'est ce visir qui a été battu par le général *Kleber* en Egypte : il est rentré à Constantinople avec le titre de *el ghâsy* (le victorieux).

Je terminerai l'article du visir suprême par une anecdote qui fera connaître combien ce premier ministre, malgré sa toute-puissance; est dans la dépendance du moindre favori du grand-seigneur.

Sous le règne du sultan *Abdul-Khâmid*, prédécesseur du grand-seigneur actuel, *Abd' allâh pacha* fut élevé au visirat par la faveur du *selicktar, agha* du grand-seigneur. Ce visir, à peine nommé, oublia qu'il devait toute sa Puissance à un homme qui pouvait la lui faire perdre aussi promptement qu'il la lui avait donnée. Il devint fier, arrogant & ingrat. Une occasion se présenta où il pouvait donner à son protecteur un témoignage de reconnaissance & de fidélité; il se rendit, au contraire, coupable de la plus lâche ingratitude. Le frère de ce *selicktar* était grand-écuyer de l'empire (bu-

yuck embrockôr), il encourut le disgrace du grand-seigneur, & fut exilé à la forteresse d'Amazra, sur la mer noire : il était au pouvoir du grand-visir, non seulement d'obtenir un adoucissement à la peine portée contre ce grand-écuyer, mais il devait empêcher que les *tchiaousseks* chargés de le conduire ne le dépouillassent & ne le maltraitassent. Il ne vit qu'un disgrâcié, qu'un proscrit, dans la personne du frére de celui duquel il tenait tout ; il fut inexorable, & souffrit que ce malheureux *du moment* fût ignominieusement traîné dans un cloaque infect à *Kavack* (petit port à l'embouchure de la Mer-Noire, où il devait s'embarquer). Le vent de nord retint le vaisseau huit jours à l'ancre au mouillage de *Kavack*. Pendant ce tems, le *selicktar agha* parvint à calmer le ressentiment de son maître ; il obtint la grâce de son frère, & la même journée vit le prisonnier de *Kavack* occuper le poste du grand-visir, & le grand-visir *Abdalláh* remplacer le proscrit dans les prisons de *Kavack*, où il fut étranglé le lendemain.

Cet exemple est terrible ; mais il apprend au lecteur que, dans ce pays, l'instabilité des premiers fonctionaires dépend du caprice du maître ou de la fantaisie d'une de ses maîtresses, ou d'un valet en faveur : cet *Abdalláh* se conduisit avec une imprudence qu'on ne pardonnerait pas dans une cour d'Europe, où les courtisans ne sont pas aussi experts dans les moyens de se maintenir ou de supplanter leurs rivaux.

Jussuf pacha, grand-visir en 1801, est Géorgien de naissance, enlevé fort jeune par les Tartares Lesguis ; il fut vendu au pacha d'*Erzeroum*, qui le fit son *tutungy baghy* (domestique chargé du soin des pipes) ; son maître, très-avancé en âge, l'affectionnait beaucoup : il donna sa démission & fit nommer *Jussuf*, *musselim* de la ville (gouverneur civil). *Jussuf*, par les conseils d'un Arménien, *sarraf* du pacha démissionnaire, s'enrichit par l'exploitation des mines d'or & d'argent que ce pays produit.

Par la douceur de son gouvernement, il

gagna entièrement l'affection de ses administrés, & il sut, par ses largesses, se concilier des amis à la Porte : le Candiote *Jussuf agha*, kehaya de la validé, devint son protecteur, le fit connaître à la sultane mère, qui, lors de la déclaration de guerre de la Porte à la France, le fit appeler à Constantinople, où il remplaça *Mehemmed-Ised pacha* qu'on déposa.

Lorsqu'il était encore musselim d'Erzeroum *Jussuf*, en s'exerçant à lancer le *dgeridd* avec ses domestiques, reçut, par la maladresse de l'un d'eux, le dgerid dans l'œil droit : il devint borgne sur le coup. Le lendemain, il envoya à ce maladroit une somme d'argent, avec l'ordre de quitter sur-le-champ Erzeroum. Cette anecdote prouve l'humanité de *Jussuf*. En pareille occasion, *Kuthuck-Hussein pacha*, grand amiral, mort il y a quelques mois, fit voler d'un coup de cimetère la tête à un malheureux *tchokhdar* qui lui envoya le dgerid à l'épaule, & qui lui fit une forte contusion.

Le grand-visir *Jussuf* est un homme de soixante-huit ans environ ; ses manières sont polies, affables, & il a la réputation, parmi les Turcs, d'être fort instruit. Il est savant dans le persan & l'arabe, ce qui est assez rare chez les militaires Ottomans ; il est d'un caractère fort doux, mais très-indècis.

Appelé à gouverner l'état & à commander une armée, n'ayant jamais été chargé d'autres soins que de ceux de gouverner les pipes de son maître, ses connaissances politiques & militaires ne peuvent être que très-bornées. Lors de la bataille d'Héliopolis, le 20 mars 1800, l'avant-garde des Français était déjà à un mille de sa tente, que le grand-visir Jussuf pacha, couché nonchalamment sur son *sofa*, sa pipe à la bouche ne pensa à se lever pour fuir, que lorsque le capitaine *Lacy*, officier de génie au service des Anglais, & en ce moment à l'armée du grand-visir, vint lui annoncer qu'il n'avait que le tems de monter précipi-

tamment à cheval & de se sauver. Cet officier anglais eut toutes les peines du monde à le déterminer à prendre un parti; il soutenait que les invincibles Musulmans feraient mordre la poussière à ce ramas d'infidèles. Déjà les tirailleurs français s'étaient emparés d'une partie du camp & de 19 pièces de canon; le visir n'eut que le tems de se sauver au galop, abandonnant sa tente ses équipages, ses armes & son armée en déroute.

J'ai déjà dit que le mot *vézir*, en arabe, signifie un *porteur* ou *porte-faix*; les Arabes ont donné ce nom au premier ministre d'un état, pour désigner les fonctions de l'homme chargé du fardeau de l'administration. Les Vénitiens ont pensé de même en donnant le nom de *baïlo* à leur résident à Constantinople. Ce mot *baïlo* tire son origine du latin *bajulus*, qui vient du verbe *bajulare* porter, parce que c'est lui qui est chargé du poids de toutes les affaires de la République. On peut remarquer encore que le mot de

balia, qui signifie en italien *autorità*, *podestà*, ainsi qu'on peut le voir dans le dictionnaire *della Crusca*, vient du verbe *bajulare*. C'est aussi, sans doute, de là, comme le remarque l'étymologiste Ménage, que vient notre mot de *baillif*. (p. 84., des Origines de la langue française).

Ce vézir est en effet le seul pivot qui fait mouvoir tous les rouages immenses de la machine appelée *gouvernement ottoman*; & cependant nous voyons depuis nombre d'années que cette machine, toujours prête à se détraquer entièrement, se meut & se soutient par la seule force de son inertie. Tantôt un pacha, mécontent d'une injustice, d'un passe-droit, refuse l'obéissance, arme contre le gouvernement, & ne cesse de faire des protestations de respect & de soumission à la personne du grand-seigneur. Ici c'est un *aghâ*, riche puissant, qui peut mettre, en vingt-quatre heures, quatre mille chevaux sur pied, & qui ne veut accepter aucunes fonctions dans l'Etat; il est le redresseur des

torts & des injures de sa province, & nouveau don Quichotte, il vient combattre pour les opprimés qui réclament son assistance & ses forces. Ces opprimés sont toujours des Musulmans, sujets du grand-seigneur : mais il ne les considère ni comme ses compatriotes, ni comme sujets du même prince; il les regarde comme des Musulmans faibles, molestés, & qui ne peuvent réclamer la justice du souverain. Il vient chasser leur tyran, envoie quelquefois sa tête à la Porte, attend que le Gouvernement ait nommé un successeur à celui qu'il vient d'expulser; l'expedition finie, il rentre dans ses domaines, désarme une partie de sa troupe, & attend paisiblement qu'une autre occasion se présente pour se déclarer le champion des peuples qui gémissent sous le poids des exactions & des vexations d'un pacha tyrannique & qui ne pense qu'à s'enrichir.

Tel est *Cara-Osman-Oglou*, riche & puissant seigneur terrier, qui, depuis une longue suite d'années, n'a point quitté le nom

& les domaines que ses ancêtres lui ont transmis; il réside dans un de ses châteaux dans l'Asie mineure, à deux journées de Smyrne: c'est ce *Cara-Osman-Oglou* qui est venu il y a quelques années à la tête de ses vassaux armés, délivrer & sauver la ville de Smyrne, prête à être incendiée par les jannissaires. Ce fut lui qui se chargea de l'arrestation de tous les Français dans Smyrne au moment de la déclaration de guerre de la Porte à la France. Le gouvernement ottoman pressentit qu'aussitôt que le firman d'arrestation serait connu dans Smyrne, les Français pouvaient courir des risques, & que l'autorité du gouverneur ne serait pas assez forte pour les préserver des fureurs auxquelles pouvait se livrer contr'eux une populace fanatique, ignorante & toujours furieuse contre des chrétiens: il chargea de l'exécution du firman *Cara-Osman-Oglou*, qui entra dans Smyrne avec ses troupes, & qui fit arrêter, avec tous les égards possibles, jusqu'au dernier des individus qui composaient

la nation française dans cette échelle. Le consul-général *Jambon-Saint-André*, ajourd'hui préfet de Mayence, m'a plusieurs fois raconté les détails de son arrestation; il n'a pas cessé de combler d'éloges ce *Cara-Osman-Oglou*, auquel il prètend avoir des obligations, & qui s'est empressé d'adoucir la rigueur du ministère qu'il exerçait.

Ces détails font connaître au lecteur que le grand-visir, tout puissant qu'il est dans la capitale, perd de son autorité lorsqu'il est obligé de la faire reconnaître dans les provinces éloignèes de la métropole. Certes, un *tchiaouschh* du visir serait mal reçu aujourd'hui en Egypte, à Sant-Jean-d'Acre, à Widdin, en Albanie & peut-être même en cet instant en Morée, s'il apportait des ordres pour contrarier les vues ou l'autorité du gouverneur ou du chef de la milice d'une de ces provinces.

Il est bien constant que c'est l'intérieur du sérail qui gouverne l'empire, que le grand-visir n'est que le mannequin que font mou-

voir les favoris, les maîtresses en faveur, les mignons du grand-seigneur, la sultane Validé : malheur à lui, s'il voulait faire parler ses volontés, mettre son autorité à la place des instigations de l'intérieur ! mais comme les visirs ne sont que des créatures du sérail, ils ne voyent, n'entendent & n'agissent que comme leurs protecteurs & leurs patrons.

Grand Conseil d'etat.

Le grand-visir est le chef du grand conseil d'état ; ce grand conseil *muchaveret* ne s'assemble que dans les cas les plus extraordinaires ; il est composé ainsi qu'il suit.

Le grand-visir ;

Le Kehaya-bey, (ministre de l'intérieur) ;

Le Tefterdar-effendy, (ministre des finances) ;

Le Reïss - effendy, (ministre des affaires étrangères) ;

Le Tchawousschss-bachy, (ministre de la justice) ;

Le Capitan-pacha, (grand amiral) ;

Le Tersana-eminy, (ministre de la marine) ;

Tous les Kasi-askers hors de service, & les deux en activité ;

Le Stamboul-effendissy, (préfet de police de Constantinople) ;

Le Nakib-ulsheraff, (chef des émirs) ;

Le Jenychery-aghassy, (aga des Jannissaires) ;

Le Dgebedgy-bachy, (commandant les cuirassiers) ; *ce corps n'existe plus.*

Le Topgy-bachy, (commandant de l'artillerie) ;

L'Arabadgy-bachy, (commandant les charrois des armées) ;

Le Sipahyler-aghassy, (commandant les sipahis) ;

Le Siliktarler-aghassy, (commandant les soldats armés d'un sabre) ; *ce corps, comme le précédent, n'existe point.*

Le Nichandgy-effendy, (garde-chiffre & directeur du paraphe du grand-signeur) ;

Le Tarapa-eminy, (intendant de la monnaie);

Le Combaradgy-bachy, (commandant les bombardiers); ce corps n'existe point. (*Ce fut Admed-pacha, comte de Bonneval, qui l'institua, & qui en fut le chef. Depuis sa mort, ce corps a dépéri, & on aurait de la peine à trouver cent bombardiers dans tout l'empire.*)

Le Laghoundgy-bachy, (commandant les mineurs); *il n'y a pas plus de mineurs que de bombardiers.*

Ministère de l'interieur.

L'administration de l'intérieur est confiée au *kehayabey*, qui a sous ses ordres le *tcherifatgy-effendy*, (grand maître des cérémonies);

Son secrétaire, le *hehaya-kiatiby*, est un personnage important.

Ministère des affaires étrangères.

Le département des affaires étrangères est composé du *reïs-effendy*, du *beylikgy-effen-*

dy, du *mectoubgy-effendy*, de l'*ametchy-effendy*, secrétaire particulier du *reïs-effendy*; du *kecedar-effendy*, qui tient le portefeuille du *reïs-effendy*, & du *reïs-khâlemen hecedaré* (chef des bureaux (divan khâleman).

Il y a deux maîtres des requêtes, chargés de les présenter, lire & faire décréter par le grand-visir; ces deux officiers sont le *buyuck-tkeskeredgy*, & le *kutchuck-teskereddy*.

Aux conférences que demandent les ministres européens, & qui se tiennent toujours chez le *reïs-effendy*, ou dans une maison du grand-seigneur, à *Bebek* sur le canal, assistent un *kasiasker* de Romélie, hors de service, (mais en faveur néanmoins), le *reïs-effendy*, l'*ametchy-effendy*, le drogman de la Porte, l'ambassadeur qui demande la conférence, son premier secrétaire d'ambassade & le premier drogman de l'ambassade.

Marine turque.

La sublime Porte a organisé depuis peu un ministère pour la marine à l'instar des

autres puissances de l'Europe. Cette innovation dans l'administration de ce vaste empire a fait naitre diverses conjectures, soit sur son existence politique actuelle, soit sur les résultats qu'elle pourrait avoir.

Depuis longtems la sublime Porte sentait la nécessité de mettre à profit toutes les ressources, ou du moins d'en tirer les avantages nécessaires à sa propre adressse & à sa propre indépendance, introduisant dans ses armées un ordre, une discipline, une tactique & des principes d'administration qui la rapprochassent des autres états européens, puisque ceux-ci étant moins puissans par eux-mêmes, ont cependant acquis une supériorité que la civilisation seule a pu leur donner, & qui fait aujourd'hui que, non seulement la Turquie a cessé d'être redoutable au reste de l'Europe, mais même qu'un des grands états de l'Europe qui l'avoisinent peut l'envahir aujourd'huy.

Il avait été question, il y a déjà longtems, de faire venir de France à Cons-

tantinople des officiers français pour organiser & aguerrir les troupes ottomanes, auxquelles il ne manque pas cette bravoure qui sait en imposer à un ennemi, mais bien cette science de la guerre sans laquelle la bravoure devient inutile. Cet hommage rendu à une nation dés long-tems amie, & qui occupe le premier rang parmi les peuples guerriers, eût pu avoir des suites très-heureuses pour la Turquîe, dont les forces eussent été ainsi considérablement augmentées, & pour la France qui, au moyen de cet important service, eût étendu son crédit & son influence, en apprenant à son ancien allié à tirer parti de toutes ses ressources. La Turquie a une population que la plupart des géographes portent à quarante-neuf millions d'habitans grecs, arméniens, musulmans, juifs & esclavons; ce qui ne paraît pas extraordinaire, si l'on considére l'étendue de l'empire turc, & la fertilité du plus grand nombre de ses provinces. Si un tel état venait à adopter seulemeut une partie de ce

systéme militaire qui a tant aggrandi la puissance des autres états de l'Europe, combien ne deviendrait-il pas redoutable ? Que serait-ce si la Turquie venait à bout de faire fleurir dans toutes les branches de l'administration ces systèmes & ces principes conservateurs qui ont augmenté la population & les ressources des autres empires ? Mais malheureusement il n'est pas aisé d'imaginer comment des officiers expérimentés, que la France enverrait à la sublime Porte, pourraient réussir à plier ses sujets à un système de tactique & de subordination si contraire à leurs mœurs & à leurs habitudes; il faudrait d'abord opérer un changement dans ces mœurs & dans ces habitudes ? Ce n'est qu'à la suite de grands progrès dans la civilisation que le gouvernement turc peut espérer une réforme salutaire dans ses armées.

„ On ne peut assez s'étonner qu'une puissance qui a d'aussi vastes provinces, dont les côtes dominent une si grande étendue de mers, qui est maîtresse des embouchu-

res de tant de beaux fleuves, qui a des ports vastes, commodes & renommés dans la Mer-Noire, dans l'Archipel, à Rhodes, à Candie, sur les côtes orientales de la Méditerranée, en Arabie ; en Egypte, dans la Barbarie, et jusqu'à l'embouchure du golfe Adriatique, qu'une telle puissance, si essentiellement maritime ; n'ait eu cependant jusqu'à ce jour que seize à vingt vaisseaux de ligne, & une douzaine de frégates tout au plus, non compris toutefois beaucoup d'autres petits bâtimens qui, destinés la plupart à la course, ne font jamais une réunion de forces navales imposantes. Ce qui paraît non moins surprenant, c'est qu'un état si bien partagé du côté des ressources maritimes, n'ait pas encore établi une distinction entre l'amirauté et le ministère de la marine, et que l'administration de cette partie si importante de la force publique ait été confiée à celui qui la commande ; en sorte qu'il dût recevoir des ordres de lui-même. Le capitan-pacha n'est autre chose que le grand amiral de l'em-

pire turc ; obligé souvent, en vertu de sa place, de commander au loin les forces de mer, il ne pouvait résider constamment auprès du prince, auprès du gouvernement, duquel doivent émaner les ordres qui réglent l'action de la force publique, et qui ne peut jamais mieux les faire transmettre que par les personnes entre lesquelles il en partage l'administration.

„ Le gouvernement turc ne pouvait donc faire pour ses états une amélioration plus importante que l'établissement d'un nouveau ministére de la marine. „

FIN.